

Rencontre annuelle 2020

DOSSIER

La bienveillance, et alors !





**APPEL
À CONTRIBUTION**

*Vous pouvez nous adresser
votre article sur tout sujet à
contact@synadic.fr*

114

synadic

Dossier le dialogue social

Parents partenaires

Bulletin n° 114 • Septembre 2018

119

synadic

Dossier La responsabilité en partage

Bulletin n° 119 • septembre 2019

116

synadic

Dossier La communication

La créativité pédagogique

Bulletin n° 116 • Janvier 2019

118

synadic

Dossier Le changement ou rien

Bulletin n° 118 • septembre 2019

NUMÉRO SPÉCIAL

synadic

Nouveau départ, Nouvelle aventure

Numéro spécial • mai 2019

117

synadic

Ad vitam paramus

Bulletin n° 117 • septembre 2019

120

synadic

Dossier Réforme du lycée... un premier diagnostic

Bulletin n° 120 • janvier 2020

115

synadic

colaire

Bulletin n° 115

AG 2019

Seul on va plus vite, ensemble on va plus loin

Bulletin n° 112 • avril 2019

105

synadic

Dossier Vers une éducation pastorale

Bulletin n° 105

formation

carrière

engagement

management

projet

compétences

Bulletin n° 106

Édito	
■ Bertrand VAN NEDERVELDE	2
Dossier: La bienveillance, et alors !	
■ Rencontre annuelle – Bruno RISPAL	6
■ Assemblée générale statutaire	8
■ Intervention du Président lors du cocktail – Bertrand VAN NEDERVELDE	10
■ Quel sens donne-t-on à la réforme ? Quels enjeux ? – Benoît SKOURATKO	12
■ La radicalité évangélique au service de la bienveillance – Marie-Anne LEDUBY	21
■ Intervention du Secrétaire Général de l'Enseignement Catholique – Philippe DELORME	29
Chef d'établissement	
■ L'immédiateté informatique – Laurent PAUTRAT	40
Pédagogie	
■ C'est vraiment mieux ailleurs ? Cambridge – Barthélémy Enfrein	43
■ Veille pédagogique	47
■ Le saviez-vous - La loi et les classes de neige	48
Grand entretien	
■ Entretien avec François SCHUITEN – propos recueillis par Bruno RISPAL	49
Billet d'humeur	
■ L'écho des savanes scolaires ou le monde d'Anne-Sophie – Anne-Sophie Houppas	54
Évangéducation	
■ Une disposition du cœur et une vertu chrétienne : la bienveillance – Raphaël THOMASSIN	56
■ Catéchèse ou culture chrétienne : quelle différence ? – Raphaël THOMASSIN	59
■ Le quotidien (re)traité – Patrick BARON	62
Le Synadic à votre service	
■ Recette : Chocolats de Pâques	64

Les photos de la rencontre annuelle ont été réalisées par Ma vidéo de classe - <https://mavideodeclasse.fr/>

Intervention du Président à l'ouverture de la rencontre annuelle

Madame, Monsieur,
Chers collègues,

Vous l'avez peut-être constaté sur les documents d'invitation à ces deux journées : nous ne parlons désormais plus d'AG mais de rencontre annuelle. Il nous a semblé, en effet, que le moment statutaire, s'il est évidemment important, ne suffit pas à résumer l'ensemble de nos travaux.

C'est donc avec un très grand plaisir que je vous accueille pour la rencontre annuelle 2020 du Syndic. Je débiterai mon propos par des remerciements.

Merci à Michel QUINTON, chef d'établissement de Saint-Nicolas, et à toutes ses équipes qui se mobilisent pour un accueil à la hauteur de nos espérances.

Merci à nos fidèles partenaires dont vous pourrez découvrir les stands et les propositions au moment des pauses ; ils vous seront présentés en fin de matinée.

Merci aux conseillers qui ont passé beaucoup de temps à organiser cette rencontre. Ils ont veillé à l'organisation matérielle des différents temps, aux contacts avec les intervenants et partenaires, aux invitations, aux divers documents. Comme vous l'imaginez certainement, c'est un travail de longue haleine, avec ses aléas à gérer, pour faire de ces deux jours une réussite. Le pôle pédagogie n'a pas compté son temps, vous apprécierez certainement le programme.

Je n'oublie pas les salariées de la délégation générale qui prennent toute leur place dans cette



organisation et qui méritent amplement nos remerciements chaleureux.

Merci également à chacun de vous, chefs d'établissement engagés pour le Syndic. Avec vos DRA /DD, vous avez à cœur de porter nos valeurs dans les différentes instances auxquelles vous participez. Les dossiers ne sont pas toujours simples et il est important que notre parole soit exprimée, sans concessions s'il le faut, et qu'elle soit entendue.

Évidemment, la participation à toutes ces réunions vient s'ajouter à un quotidien déjà bien chargé. N'oubliez pas que le Synadic est à vos côtés et peut vous outiller pour mener à bien vos différentes représentations.

Je voudrais également vous informer de l'élection d'une nouvelle présidente au Synadec en la personne de Virginie BÉCOURT. Elle succédera fin juin à Michel BOISSIN.

En introduction de nos travaux, je souhaite évoquer quelques dossiers qui nous occupent, voire nous préoccupent.

Dans le **domaine social**, vous aurez compris que la plupart des négociations et des réunions paritaires sont actuellement suspendues. Ceci fait suite à la dénonciation par certaines organisations syndicales de l'arrêté de représentativité de 2017. Par exemple, les réunions de la branche ou d'EEP Santé ne peuvent se tenir. De notre côté, nous attendons avec impatience de pouvoir relancer les dialogues en cours avant cet épisode gênant. Nous envisageons toutefois, sous certaines conditions en cours de finalisation, de pouvoir mener une NAO cette année. Nous vous tiendrons au courant dès que les choses évolueront.

Même si les négociations sont impossibles également sur ce sujet, la date de 2022 pour le rapprochement des 9 conventions collectives est toujours d'actualité. Les impacts de cette nouvelle convention à venir sont tellement importants pour les personnels que les travaux se poursuivent autant que possible, en attendant de pouvoir reprendre des négociations paritaires.

La rentrée 2019 de l'enseignement catholique n'a pas été bonne, et ceci de manière assez uniforme sur le territoire. Il faut maintenant penser à septembre 2020 mais aussi aux années qui suivront. Un travail est entrepris autour de **la restructuration de notre réseau**. Dans différentes instances, le Synadic insiste régulièrement pour que des projections fiables soient réalisées, pour qu'un plan pluriannuel de rentrée soit mis en place. L'enseignement catholique se doit d'avoir une idée claire de son avenir, afin de pouvoir, si besoin, mettre en œuvre des dispositifs adaptés. Afin également que les tutelles puissent

jouer pleinement leur rôle et accompagner au mieux cette réflexion **prospective** en déployant les bons moyens au bon endroit. (Rappel du vote du CNEC des orientations pour se développer + valise d'outils).

La **formation professionnelle** évolue, et c'est bien peu de le dire ainsi. Il s'agit plutôt d'un véritable changement de paradigme, d'un nouveau monde à découvrir et à défricher. Au-delà des dimensions qui concernent les jeunes, leurs qualifications professionnelles et, donc, leur avenir, les incidences sont nombreuses pour nos établissements et les personnels concernés. Beaucoup de questions restent aujourd'hui posées, même si de nombreuses réponses sont déjà données et permettent de se projeter avec une certaine confiance vers les années qui arrivent. Il s'agit bien souvent d'une révolution pour nos lycées qui vont devoir apprendre à travailler différemment, avec des publics d'une grande mixité, de nouvelles formations. Ce sera une très belle occasion de tisser de nouveaux liens ou d'en renforcer avec le monde de l'entreprise. Nous avons tout à y gagner. Ensemble, on va plus loin... Souvenez-vous !

Sur ce dossier comme sur d'autres, vous n'êtes pas seuls. L'excellente Lettre de Renasup apporte un soutien appréciable, en renvoyant également vers des ressources intéressantes. Je vous recommande vivement de vous y abonner, si ce n'est pas déjà fait. Par exemple, la Lettre du 13 janvier traite de la rénovation des CPGE, du repositionnement des BTS, de la place du numérique dans nos stratégies éducatives ou des enjeux de l'apprentissage.

Les mutations de la formation professionnelle sont à ce point importantes qu'un module spécial est désormais inséré à ce sujet dans la formation des directeurs diocésains qui sont, eux aussi, en première ligne avec nous.

Il est impossible de parler de la formation professionnelle sans donner un **coup de projecteur sur le salon Excellence Pro des 12 et 13 mars** prochains. De nombreuses communications sont en cours et des flyers vont vous parvenir dans les jours qui viennent. Il est important de mobiliser largement au sein de nos établissements, afin de

faire de ce salon une grande réussite. La visibilité de notre réseau en sortira renforcée. Ce n'est certainement pas un hasard si les quatre ministres concernés par le sujet ont accordé à la manifestation leur haut patronage et y seront présents. Deux chiffres, s'il le faut, pour rappeler l'importance de l'enseignement catholique : nous formons chaque année 300 000 jeunes professionnels, dans plus de 800 établissements.

La formation professionnelle et ce salon ne concernent évidemment pas uniquement les établissements concernés au premier chef. Il est important que les collègues se sentent aussi concernés. L'orientation d'un jeune est un processus long et complexe, qui est bien souvent initié lors des années collège. Il est donc nécessaire que les chefs d'établissements se tiennent au courant. N'hésitons pas non plus à mobiliser les cadres de nos collègues qui seront amenés, un jour prochain, à tuer le père / la mère, vieux croûton préretraité, pour devenir à leur tour directeur ou directrice... Le rendez-vous est donc bien noté. Nous nous retrouverons avec plaisir à la Villette, au Paris Event Center, les 12 et 13 mars.

Toujours sur ce sujet de la formation professionnelle, nos différentes régions s'organisent aujourd'hui, en tenant compte de leurs spécificités, de leur vécu. **L'agence Excellence Pro** a été mise en place pour vous aider. Il ne s'agit pas d'imposer un modèle unique mais bien de favoriser la créativité et l'efficacité. N'hésitez donc pas à contacter Émilie JULIEN.

Dans ces périodes de transition comme nous en vivons actuellement avec les différentes réformes, il est évident que les chefs d'établissement ont **besoin de se sentir soutenus**.

C'est dans cet esprit que nous vous proposons également des formations. Important pour chacun de nous de penser à sa **formation personnelle**, à actualiser ses connaissances, ses postures, à se ressourcer en confrontant sa pratique à celle de ses pairs... Vos Ogec se doivent d'investir dans votre accompagnement. Certaines formations au siège de Montrouge, d'autres peuvent être délocalisées... Relais des DRA DD qui peuvent prendre contact avec la délégation générale pour faire part de leurs demandes. Je redis donc que chacun de nous a besoin de se sentir soutenu dans

son action. De **travailler dans la confiance pour travailler efficacement**.

Le soutien du Synadic vous est acquis, j'espère que vous en êtes convaincus. Cependant, il ne saurait suffire. Les chefs d'établissement ont un **besoin quasi vital d'un accompagnement positif des tutelles**, qu'elles soient diocésaines ou congréganistes. Des tensions peuvent exister ici ou là. Il ne servirait à rien de le nier. Il serait également contre-productif de se limiter à un constat fataliste ou de rentrer dans une logique d'opposition. Le Synadic rappelle régulièrement la nécessité d'un travail serein avec les directions diocésaines dont nous sommes **pleinement partenaires, dans le respect de nos missions, avec la liberté de parole qui sied à un allié**. Nous accompagnons les adhérents dans ce sens, avec exigence et sans concessions, dans la bienveillance que nous revendiquons.

Nous en voici donc arrivés à aborder le thème de cette rencontre annuelle : la **bienveillance**. Et alors, me direz-vous ? Ce terme est tellement utilisé, parfois pour désigner tout et son contraire, qu'il en a perdu une bonne partie de sa saveur.

Au fil de ces deux jours, nous allons tenter de redonner des couleurs à la bienveillance et, si possible, des couleurs vives. Des couleurs qui renvoient à quelques synonymes de bienveillance : dévouement, humanité, ouverture d'esprit, tolérance. Nous avons conçu ce temps comme l'occasion d'exprimer des valeurs qui nous sont chères, de dire avec force l'esprit dans lequel nous voulons vivre. Pour moi, il n'y a aucun doute : la bienveillance est tout sauf de la lâcheté, tout sauf du conformisme, tout sauf de la tiédeur. La bienveillance que nous aimons est faite de sourires, de mains tendues, mais aussi d'exigence et de respect. C'est cette bienveillance que nous vous proposons de redécouvrir. L'équipe de préparation a conçu un programme bienveillant qui peut ménager quelques surprises, une manière de procéder différente. Quittons des yeux les notifications de nos écrans, saluons nos voisins et laissons-nous porter avec confiance.

Je vous souhaite de vivre une belle rencontre annuelle, dans cette convivialité qui est l'un des marqueurs forts du Synadic.

Bertrand VAN NEDERVELDE



Dossier



La bienveillance, et alors !

Rencontre annuelle

La rencontre annuelle 2020 du Synadic a été placée sous le signe de la bienveillance. L'un des principaux objectifs en était de repréciser les contours de cette notion, présente dans la plupart des projets d'établissement, sans que l'on n'y fasse parfois plus trop attention. Le pôle pédagogie, en charge de la préparation de cette rencontre, souhaitait amener les adhérents à voir comment la bienveillance se concrétise dans les postures managériales, dans la relation aux parents, aux élèves, dans les communautés éducatives, entre chefs d'établissement.

Les temps de travail se voulaient créatifs, inventifs, productifs. La première journée a été rythmée par les mises en activité proposée par Jean-Charles CAILLIEZ, vice-président Innovation de l'Université Catholique de Lille, autour de l'intelligence collective.

Des groupes de six à huit personnes ont été constitués, qui vont travailler et évoluer dans leur constitution au fil de la journée.

Une première activité a été proposée, pour pouvoir, à partir de quelques mots, formuler une ébauche de définition de la bienveillance. Quelques productions, parmi l'ensemble :

« Qu'elle soit chaude ou fraîche, la bienveillance est un long marathon épuisant mais d'une qualité étonnante et vivifiante.



Bienveillance, et nous ? C'est un sentiment partagé que seuls les autres connaissent. Elle est prônée mais jamais envers nous.

La bienveillance, c'est un truc de ouf qui permet de changer une journée pluvieuse est chargée en un vécu ensoleillé et radieux.

Un marathon de rencontres imprévues permettant d'oublier les journées compliquées, noires et pourries.

Vivre, même au milieu d'une course permanente, des discussions ou des rencontres parfois ennuyeuses mais souvent riches d'émotions, avec la volonté d'apporter des réponses à des questions. »

La suite de la journée a permis de dégager quelques convictions fortes sur ce thème de la bienveillance.

Envers les élèves : espérer et croire en l'élève, les connaître pour les reconnaître, accompagner et écouter.

Envers les parents : bien les accueillir, être à l'écoute de leur réalité, accueillir toutes les situations.

Envers les collègues : dire bonjour, accueillir et écouter, avoir des paroles réconfortantes et sous tonnante.

Des manquements ont également été identifiés, comme autant d'objectifs à travailler.

Envers les élèves : les jugements, les commentaires blessants.

Envers les parents : les jugements, rejeter la faute sur les familles de manière systématique, ne pas leur accorder le temps nécessaire.

Envers les collègues : l'individualisme de certains adultes, la jalousie, isoler, ignorer, mettre à l'écart des collègues.

Il ressort des différents échanges que nos expériences personnelles, mises en commun, sont une mine d'or pour notre réseau et pour progresser ensemble. La formation est un outil de pilotage intéressant qui favorise le développement des

compétences de chacun. Certains sujets pourraient être travaillés : la pédagogie positive, l'écoute active, la communication non violente, l'exemplarité.

Il est également noté le besoin constant et la volonté de tous de construire une alliance avec les familles.

Un autre point d'accroche pour l'avenir : croire en l'éducabilité de chaque jeune, ou continuer à y croire, regarder l'élève comme un être en devenir.

Participant à l'animation de ce temps de travail aux côtés de Jean-Charles CAILLIEZ, Marie-Anne LEDUBY a pu produire une synthèse très intéressante des travaux de cette journée. Chaque adhérent présent a pu repartir vers son établissement avec ces nombreuses richesses.

Bruno RISPAL



Vous allez pouvoir retrouver dans ce Bulletin les interventions qui ont rythmé notre rencontre annuelle. Pour conserver la spontanéité de nos invités, nous avons retranscrit leurs propos le plus fidèlement possible, en maintenant leur côté oral.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE statutaire

Votes statutaires - 144 votants

	OUI	NON	ABSTENTION	NUL
Approbation du rapport d'activité 2019	144	-	-	-
Approbation du rapport financier 2019	144	-	-	-
Affectation du résultat	144	-	-	-
Approbation du budget prévisionnel	143	-	1	-
Budget prévisionnel d'investissement	143	-	1	-
Approbation des cotisations 2020-2021	141	2	1	-

Élection au Conseil d'administration - 142 votants

Pierre COMBROUX	142	Jean-Jacques BLANCHET	141
Gilles DUPONT	142	Alexandre TOUSSAINT	142
Ivan LEROUX	142	Sophie VERBRUGGHE	142
Jacques PELHÂTRE	141		



Conseil d'Administration

Conseil d'administration 2020-2021

IDENTITÉ	STATUT	ÉTABLISSEMENT	ADRESSE	TÉLÉPHONE COURRIEL
VAN NEDERVELDE Bertrand	Président	Lycée Sacré-Cœur	111 rue de Lille 59200 TOURCOING	03 20 76 98 50 b.van-nedervelde@synadic.fr
PELHÂTRE Jacques	1 ^{er} Vice-Président	Lycée Saint Aspais	36 rue Saint Barthelemy 77000 MELUN	01 60 56 59 59 j.pelhatre@synadic.fr
ESCULIER Véronique	Vice-Présidente (Pédagogie)	Ensemble scolaire Notre-Dame de la Paix	14 place du Concert 59000 LILLE	03 20 55 16 56 v.esculier@synadic.fr
GIRET Myriam	Vice-Présidente (Formation)	Lycée Saint Jacques de Compostelle	2 avenue de la Révolution 86000 POITIERS	05 49 61 60 60 m.giret@synadic.fr
LE MORZADEC Denis	Vice-Président (Social)	Collège Saint-Louis	30-32 rue Émile Corre BP 513 56319 LORIENT cedex	02 97 64 14 48 d.le-morzadec@synadic.fr
DUPONT Gilles	Trésorier (Logistique)	Campus Sainte Thérèse	Avenue Erasme, Rond-Point de l'Europe - CS20294 77837 OZOIR LA FERRIÈRE	01 64 43 10 00 g.dupont@synadic.fr
VALETOUX Anne	Secrétaire (Relations Ministère)	Lycée Teilhard de Chardin	2 place d'Armes 94100 SAINT-MAUR-DES-FOSSÉS	01 48 89 66 66 a.valetoux@synadic.fr

ANDREÏ Gabriel	Conseiller	La Salle Passy Buzenval	50 avenue Otis Mygatt 92500 RUEIL-MALMAISON	01 41 39 81 81 g.andrei@synadic.fr
BÉRAUD-SCHMITT Laurence	Conseillère	Cours Fénelon	251 rue Pourquoi Pas 83000 TOULON	04 94 46 96 50 l.beraud-schmitt@synadic.fr
BLANCHET Jean-Jacques	Conseiller	Collège Sainte Croix	3 rue du prieuré - BP 26 35410 CHÂTEAUGIRON	02 99 37 40 23 j-j.blanchet@synadic.fr
CAUBET Élisabeth	Conseillère	Collège Saint Louis	Rue du Chanoine Barthas 31500 TOULOUSE	05 34 25 08 81 e.caubet@synadic.fr
COMBROUX Pierre	Conseiller	Collège Saint Joseph	32 rue des Chais 33500 LIBOURNE	05 57 55 38 90 p.combroux@synadic.fr
LAFIS Mathieu	Conseiller	Ensemble scolaire Sainte Marie	5-6 rue de l'église 94340 JOINVILLE-LE-PONT	01 55 12 37 10 m.lafis@synadic.fr
LEROUX Ivan	Conseiller	Lycée de la Salle	5 rue de la Motte Brulon 35706 RENNES CEDEX	02 99 87 12 12 i.leroux@synadic.fr
LEVASSEUR Franck	Conseiller	Groupe scolaire Jeanne d'Arc	22 place du Général de Gaulle 76600 LE HAVRE	02 35 54 65 50 f.levasseur@synadic.fr
RISPAL Bruno	Conseiller	Collège Amiral Merveilleux du Vignaux	14 rue Denis Papin 85180 LES SABLES-D'OLONNE	02 51 32 05 86 b.rispal@synadic.fr
THOMAS Olivier	Conseiller	Collège Épiscopal Saint André	19 rue Rapp 68000 COLMAR	03 89 21 75 21 o.thomas@synadic.fr
THOMASSIN Raphaël	Conseiller	Institution Jeanne d'Arc	1 avenue Chanzy 88600 BRUYÈRES	03 29 50 51 42 r.thomassin@synadic.fr
TOUSSAINT Alexandre	Conseiller	Institution Notre-Dame Saint François	8 rue Portevin 27000 ÉVREUX	02 32 33 06 42 a.toussaint@synadic.fr
VERBRUGGHE Sophie	Conseillère	Groupe EPID Vauban	20 rue de Lille 59140 DUNKERQUE	02 28 29 26 40 s.verbrugghe@synadic.fr

Intervention du Président lors du cocktail

Monsieur le Secrétaire général,
cher Philippe,
Mesdames et messieurs
les partenaires du Synadic,
Mesdames et messieurs qui avez
répondu à notre invitation,
Chers amis,

Je tiens tout d'abord à vous remercier de votre présence ce soir. Il est véritablement très agréable pour nous de constater que nous pouvons compter sur votre soutien et votre amitié.

Les travaux de notre rencontre annuelle 2020 sont placés sous le signe de la bienveillance. Il est clair que cette belle notion a été cuisinée à toutes les sauces ces dernières années. Que veut encore dire ce concept aujourd'hui ? Nous accompagnons nos équipes avec bienveillance, nous négocions avec bienveillance, nous présidons des conseils de discipline avec bienveillance, nous licencions avec bienveillance, nous bienveillons avec bienveillance... bref, nous ne savons plus vraiment quoi en penser !

En cherchant sur Internet des paroles de chansons sur la bienveillance, j'ai trouvé ce résultat indiquant, je le cite : « 5 chansons bisounours sur le sujet ». La bienveillance serait donc affaire de bisounours ! C'est, évidemment, une définition qui ne nous convient pas.

Nos intervenants de cette journée nous ont fait travailler dans un sens bien différent.

Décapant, déroutant par endroits, vivant et interactif, nous pouvons féliciter sans réserve nos animateurs qui nous ont conduits par grades successifs à creuser, expliciter nos représentations de la bienveillance.



Je le disais ce matin en introduction, je veux le réaffirmer ici ce soir, devant vous. La bienveillance que nous prônons et revendiquons n'est en rien synonyme de lâcheté ou de laisser-faire. C'est une attitude attentive de chefs d'établissements qui souhaitent prendre toute leur place, en tant que véritables partenaires, auprès des institutions, des directeurs diocésains, des tutelles congréganistes. Notre liberté de parole, clairement revendiquée, sera toujours au service du bien commun de l'Enseignement catholique, dans l'esprit d'une responsabilité en partage bien vécue.

Dans ma recherche de citations sur la bienveillance, j'ai aussi trouvé ces propos du philosophe chinois Lao Tseu, vraisemblablement contemporain de Confucius, qui aurait dit : « *Choisis un bon terrain pour ta demeure. Choisis-le profond pour ton cœur. Choisis envers autrui la bienveillance. Choisis en paroles la vérité* »... Vous avez 4 heures pour analyser la phrase... Oui, parler en vérité n'exclut en rien la bienveillance.

Et que chacun le reconnaisse comme tel : en travaillant comme l'avons fait aujourd'hui et le ferons demain, en choisissant ce thème de la bienveillance, nous sommes bien au cœur des engagements de l'Enseignement catholique pour traiter de la responsabilité en partage.

Nous travaillons constamment, même si ce n'est pas dit explicitement, sur les 4 chantiers de la responsabilité en partage : pour une école de l'hospitalité, de l'explicitation, du décloisonnement, de la participation de tous dont le texte d'orientation en a été voté fin juin par le Comité National de l'Enseignement Catholique.

En introduction du document-support, Pascal BALMAND nous parlait de maison commune, de reconnaissance de chacun. Après avoir évoqué synodalité et collégialité, il concluait ainsi : « *Plus simplement, c'est d'une affaire de vie fraternelle qu'il s'agit* ». J'ose à penser qu'il évoquait ainsi, aussi la bienveillance.

Un secrétaire général peut en cacher un autre, cette rencontre annuelle du Synadic est aussi l'occasion toute particulière de recevoir pour la première fois Philippe DELORME, nouveau Secrétaire général de l'Enseignement catholique.

Cher Philippe, c'est avec grand plaisir que les conseillers du Synadic et moi-même t'accueillons.

J'en profite pour te dire, ou redire, toute notre disponibilité pour œuvrer à tes côtés.

Avant de te donner la parole, permets-moi de te citer brièvement.

Il y a quelques mois, lors de ta prise de fonction, tu as adressé un message à nos adhérents par le biais de notre Bulletin. Tu y disais ceci : « *Notre mission est bien d'accueillir et d'aimer chaque jeune tel qu'il est, de l'aider à se construire humainement, scolairement, spirituellement. Face aux difficultés, il ne faut jamais baisser les bras mais, au contraire, croire en l'avenir* ».

Et tu ajoutais : « *Les chefs d'établissements doivent être accompagnés au plus proche de leurs réalités par des tutelles bienveillantes et fraternelles* ».

Tu rejoins ainsi les souhaits que j'exprimais il y a quelques instants. À n'en pas douter, nous sommes sur la même longueur d'onde !

En cette toute fin de janvier, je peux encore, pendant quelques heures, vous présenter mes vœux. Que pourrais-je vous souhaiter de mieux que de vivre cette année dans la bienveillance, en prenant soin de donner tout son sens à ce beau mot ?

Je vous remercie à nouveau de votre présence et je vous souhaite une bonne soirée.

Soirée à Etoile Business Center



Quel sens donne-t-on à la réforme ? Quels enjeux ?

*Intervention de Benoît SKOURATKO
Chargé de mission au département éducation au SGEC*

Benoît SKOURATKO est enseignant agrégé de lettres, en poste au lycée Montalembert, formateur en formation initiale depuis 20 ans et chargé de mission au département éducation pour le second degré au secrétariat général de l'enseignement catholique.

J'ai essayé de synthétiser, parce que l'intervention contient beaucoup de choses à dire sur ce qui se passe actuellement au lycée. Il est intéressant d'inscrire cette question de la réforme dans la continuité de ce qu'on a vécu au niveau du collège. Petit constat en effet au pôle collège : quand on a travaillé avec Formiris et qu'on a fait le bilan des demandes de formation, mais aussi des budgets de la formation, on a vu une explosion des demandes en intra comme en externe sur la question de l'évaluation. Ça fait une petite vingtaine d'années que je fais de la formation initiale et continue, et quand j'ai commencé comme formateur, je suis intervenu énormément en établissement. Sur la question de la formation à l'évaluation, on a eu beaucoup de demandes à partir des années 2000. Puis à partir de 2010, les demandes de formation ont commencé à disparaître des catalogues, à faire de moins en moins d'ouvertures. Donc on s'est dit à cette époque-là que tout le monde était formé à l'évaluation. Et non ! Lorsque la réforme du collège est arrivée, on a eu une explosion des demandes de formation sur l'évaluation, et dans les interventions, on redécouvrait des concepts qui semblaient être théoriquement très prégnants et présents dans les textes depuis longtemps.

Premier concept : **l'évaluation diagnostique**. On voit bien, si on parle de bienveillance, que pour la question de l'évaluation dans nos établissements



français, on a une obsession de l'évaluation certificative. Il a fallu que le brevet devienne ce qu'il est pour qu'on focalise un peu moins au niveau du collège sur les modalités d'évaluation du DNB. On s'est rendu compte que le parcours de formation des élèves en collège était beaucoup plus exigeant en termes de maîtrise de compétences que le brevet lui-même. Donc on a diversifié les modalités d'évaluation. En revanche, au lycée, le constat est

assez épouvantable : on passe son temps à préparer une épreuve et on ne forme pas les élèves. Le goût de la littérature ou de la lecture, c'est un miracle quand ça fonctionne ! On a quelques bonheurs quelquefois, mais c'est souvent la déception, on se rend compte que les élèves sont capables de "cartonner" le jour du bac sans avoir lu l'œuvre intégrale ! On est face à des modalités et non sur un travail en profondeur. Donc la question de la bienveillance sur l'évaluation nous amène à revoir ce qu'est l'évaluation et comment on peut l'aborder avec toutes les nouvelles modalités, et notamment les E3C. Cela montre bien qu'on a un vrai problème avec l'évaluation au lycée. Ce problème revient peut-être à une focalisation sur les modalités et sur la préparation du bac. On a l'impression qu'on ne prépare que le bac au lycée, on n'est pas réellement dans un parcours de formation. Je ne parle pas de vos établissements, bien sûr, vous avez tous des établissements fabuleux où tous les élèves sont dans les six parcours de formation ! Je parle plutôt globalement sur l'ensemble de la France. Les statistiques nous le prouvent et un des éléments qui nous le montre, ça a été les fameuses évaluations nationales qui sont arrivées en classe de seconde. J'y reviendrai.

On s'est rendu compte avec la démarche du réenchantement qu'on avait quand même un vrai problème avec l'évaluation, que souvent elle est ressentie comme une sanction et non pas comme un levier dans un processus de formation, aussi bien au niveau des élèves que des enseignants lorsqu'on leur parle de la note qu'ils obtiennent par inspection. Le sentiment est fort de ne pas être évalué en fonction de "qui je suis", mais par un barème national dans un but d'harmonisation, mais qui n'est pas fait pour les parcours personnels. Quand on a travaillé il y a quelques années au niveau du département éducation pour produire le document « cap sur l'évaluation », on est revenu sur les fondements mêmes de l'évaluation et on s'est rendu compte qu'en fin de compte, l'évaluation, dans beaucoup de nos établissements, était en fin de parcours. Quand on parle avec les enseignants des modalités de conception d'évaluation, ils disent préparer déjà leur parcours de formation et, après, penser aux modalités d'évaluation. Théoriquement, si on est dans un vrai processus d'apprentissage par compétences, on doit penser l'évaluation, l'attendu d'évaluation, et penser

son parcours en fonction de cette évaluation. Et ça, au niveau du lycée, il faut reconnaître qu'on est nul ! On est nul parce qu'on est toujours sur l'évaluation elle-même, on pense qu'elle est déjà pensée, conçue, par le ministère qui nous donne des modalités. Et regardez ce qui s'est passé... Actuellement, les gens disent : « *Je ne peux pas préparer mes élèves puisque je ne connais pas les modalités d'évaluation* ».

J'ai commencé une spécialité « humanité » en septembre avec un collègue, on a laissé tomber la question de l'évaluation. On savait à peu près ce qui était demandé, on a essayé d'identifier les compétences, et on a travaillé en fonction de ces compétences pour construire un parcours de formation. On va s'aligner, s'adapter, quand on aura vraiment des modalités d'évaluation plus précises. On pourra alors retravailler mais parce qu'on aura préparé les élèves à ce parcours. Donc la question est là : quel rapport entretiennent nos équipes à l'évaluation ? Lors de la célébration qui a précédé mon intervention, j'ai bien aimé la phrase de clôture de la lecture des deux textes où on nous invitait à devenir des flammes qui illuminent l'horizon pour nos élèves. Et il me semble qu'en matière d'évaluation, c'est ça : évaluer, c'est mettre, c'est donner de la valeur mais aussi créer un espoir. L'évaluation qui est un constat pour souligner notre incompétence, pour ça on est très doué, très doué. En revanche, une évaluation qui est un moteur qui va permettre de pouvoir chercher, diagnostiquer, valoriser, remédier, différencier, on a beaucoup de difficultés et on va nous dire très vite dans nos établissements : « *Oui, mais avec 35 élèves par classe...* » D'ailleurs, vous entendez aussi : « *oui mais avec 25 élèves par classe* ». Est-ce que la question du nombre d'élèves est vraiment essentielle ? Il me semble que c'est quand même plutôt la conception qu'on a de l'évaluation. Et si vous travaillez avec vos équipes, vous seriez assez étonnés de voir quelle conception ils ont de l'évaluation. Ont-ils vraiment une dimension réflexive sur ce qu'est l'évaluation et ses finalités ? Moi j'ai quelques doutes quand même...

**Évaluer,
c'est mettre,
c'est donner de la
valeur, mais aussi
créer un espoir.**

J'évoquais tout à l'heure la question de l'évaluation travaillée au niveau du ministère sur les fameuses évaluations de rentrée en sixième et en seconde. J'ai eu la chance de participer au séminaire des inspecteurs généraux, et c'est très intéressant d'entendre leur langue et leurs concepts... En revanche, ce qui était passionnant, c'était d'entendre les spécialistes qui ont travaillé la conception de ces évaluations et ceux qui en font le suivi. On se rend compte, malgré tout que ce que j'évoquais tout à l'heure, qu'on est focalisé en France sur l'évaluation sommative... massivement. Et on a une obsession pour le second degré sur le baccalauréat, très fortement. On est peu dans cet apprentissage d'une évaluation qui vient là comme un appui, pour essayer de diagnostiquer là où en sont nos élèves. Il me semble que sur si on reprend la question de la bienveillance, si je me rappelle bien l'étymologie du mot, c'est « bien voir ». Et pour bien voir, il faut regarder. Ça vous semble évident, mais les évaluations diagnostiques nous permettent de voir où en sont nos élèves. Alors que si on plaque directement l'apprentissage sur un public sans savoir où il en est, bien sûr qu'à un moment donné, il y aura des grains de sable dans les rouages. Nos élèves, pour certains, ont une capacité extraordinaire à s'adapter, ils tombent, ils se relèvent, tant mieux pour eux. Et on en a plein d'autres qui ont du mal à se relever et qui ont besoin de ce travail-là. L'évaluation diagnostic,

ce n'est pas forcément stigmatiser les difficultés des uns et des autres, c'est voir là où on en est dans un parcours de formation, quels vont en être les besoins. Et vous allez me dire que beaucoup de vos enseignants répondront : « *Mais on n'a pas le temps, parce qu'on a le calendrier...* » Et là actuellement, soyons honnêtes, avec la mise en place de la réforme, c'est délirant. J'enseigne depuis 30 ans, c'est la première année que je suis épuisé de travailler au lycée et de faire des choses à côté. Habituellement, j'arrive à gérer sans trop de problèmes. Pourquoi c'est épuisant ? C'est parce que les injonctions paradoxales ne cessent de tomber les unes après les autres, et qu'il n'y a pas de travail de fond. Dans les établissements où il y a une vraie réflexion de fond, on voit des équipes galvanisées qui cherchent, qui travaillent, qui élaborent, qui collaborent et qui rentrent dans une forme de bienveillance.

Ce qui m'interpelle aussi actuellement, c'est qu'avec cette obsession du baccalauréat, on se mélange les pinceaux, on ne sait plus où on en est, puisqu'on a rajouté *parcourSup*, qui devient très prégnant. Actuellement, quand on est au lycée français, certes on prépare son bac mais il y a *ParcourSup* qui commence beaucoup plus tôt que le bac lui-même. Et on est rentré dans quelque chose que l'on a du mal à gérer en France, surtout au niveau du secondaire, c'est la notion du fameux



contrôle continu. Si on l'aborde exactement comme le baccalauréat et non pas comme un outil de formation, on est en train de faire de nos élèves des petites caisses de résonance de l'angoisse totale de leurs parents. Ce matin, j'ai reçu un mail d'un élève que j'ai en première, qui me dit : « *je ne vais pas venir aux E3C, Monsieur, parce que je me sens incapable de pouvoir réaliser quelque chose* ». Ce n'est pas tellement la mise en place des E3C qui nous pose problème, c'est comment elles ont été réfléchies dans l'établissement. Au pôle lycée, on a remarqué que cette réforme est arrivée et qu'elle est systémique comme celle du collège, mais aussi qu'elle arrive au fur et à mesure, et qu'on a eu du mal à l'appréhender, qu'on a des textes qui viennent sans cesse, ou des amendements qui viennent enrichir cette réforme. On a du mal à la comprendre. On a du mal à faire un travail de fond pour essayer de voir comment s'orienter dans cette espèce de comète complexe qui bouge profondément les choses. Il me semble qu'on ne mesure pas pleinement ce qu'on demande comme révolution au lycée en France aujourd'hui. Je pense que nos commissions qui mettent en place les réformes ne mesurent pas ce qu'on demande comme changement de mentalité aux acteurs de l'éducation nationale dans les établissements.

La bienveillance sur l'évaluation, elle ne commence pas par moi. J'étais à un dîner en ville la semaine dernière et je découvre qu'une de mes collègues est prof de littérature et on parle de littérature en terminale. Elle me dit : « *cette année, j'avais une bonne classe, j'ai eu six 20/20 dans ma classe*. » Je m'intéresse à la sémantique : est-ce elle qui a passé les 6 épreuves ? « *Et on a dans notre établissement tant de pour cent de réussite !* » Je me dis, c'est quand même bizarre, c'est quand même les gamins qui passent le bac. Donc on est bien dans cette logique, c'est que la réussite de nos élèves, ou la non-réussite de nos élèves, c'est aussi quelque part l'image qu'on renvoie de ce qu'on est comme prof. Et il n'est pas bon - alors c'est très bon que nos élèves aient de très bons résultats au bac - mais dans la culture française, il n'est pas très bon non plus que nos élèves soient super-performants dans l'année. La réputation des profs qui notent sévères tout au long de l'année et qui en fin de parcours ont des super résultats et vous disent : « *vous voyez, j'avais raison, je les ai matés* ». Est-ce que ça c'est vraiment la bienveillance ? Alors moi, j'ai une tout

autre réputation dans l'établissement... Monsieur SKOURATKO, c'est celui qui fait des cadeaux. Je suis le Père Noël toute l'année. Je propose aux élèves, quand on a une évaluation formative, de pouvoir recommencer si c'est nécessaire, et de remettre en jeu le travail à partir des indicateurs de réussite qui n'ont pas été atteints. Bien sûr, sur une épreuve de bac blanc ou une évaluation sommative, on n'y touche pas, c'est la règle du jeu. On l'accepte. Parfois des élèves disent : non je ne veux pas retravailler. Alors d'accord, le résultat, on l'enregistre quand même. Mais c'est d'un commun accord.

Ceci nous amène à revenir sur la question des pratiques d'évaluation au lycée. Je reviens sur la fameuse introduction du document qu'on avait produit avec Marie-Odile PLANÇON sur l'évaluation, et l'introduction qui était proposée par Claude BERRUER avait cette phrase qui me semble intéressante : « *Les enjeux d'une transmission qui fasse sens, éclairent et construisent le questionnement de chaque enfant et chaque jeune, sont déterminants pour éduquer aujourd'hui et pour demain.* »

Il me semble quand même qu'un des points importants autour de l'évaluation et de l'accompagnement, c'est la question du contrat didactique et du contrat pédagogique. Et ça actuellement, dans la vitesse dans laquelle nous sommes au niveau du lycée sur la mise en place et l'application de programmes que des enseignants ont parfois du mal à saisir eux-mêmes, dans ses enjeux parce qu'ils sont importants et qu'ils changent beaucoup de choses, et bien on en oublie de poser ce contrat pédagogique. Souvent on fonce et on ne prend pas ce fameux temps pour poser le cadre dans lequel on travaille. Et il me semble qu'un travail d'équipe en établissement, où on peut réfléchir ensemble sur la façon qu'on a de poser les conditions d'évaluation et de contrats d'évaluation avec les élèves, est nécessaire. Et souvent par manque de temps, on ne le fait plus, ou on ne le fait pas, ou

Dans les établissements où il y a une vraie réflexion de fond, on voit des équipes galvanisées qui cherchent, qui travaillent, qui élaborent et qui rentrent dans une forme de bienveillance.

alors on pense qu'il est tellement explicite qu'on ne le nomme pas. C'est un terrain glissant parce qu'on va continuer à acculturer quelque chose qui semble être évident pour l'équipe enseignante, mais qui ne l'est pas pour les élèves, qui est mystérieux.

Cette question-là de l'explicitation au niveau de l'évaluation, elle me renvoie à un document, le fameux document du CNEC du mois de juillet, qui nous invite à quatre résolutions, à quatre engagements de l'enseignement catholique, et qui amène à voir cette réforme un peu comme une révolution, comme un réel changement. Trop souvent, quand on est sur des réformes, ce que

Dans les équipes de concertations disciplinaires, peu d'enseignants sont amenés à évaluer leurs pratiques, et il faut les inviter à le faire.

j'entends en circulant sur le territoire, c'est qu'on essaye de travailler, on est les bons élèves et on veut absolument appliquer le texte pour être « en conformité à ». Et en même temps on n'arrête pas de revendiquer notre caractère propre. Ce qui est paradoxal. Je me rappelle d'une rencontre de chefs d'établissement dans le Sud-Ouest où les gens disaient : « on en a assez d'être le petit soldat avec le doigt sur

la couture du pantalon, à obéir à nos inspecteurs et aux injonctions du ministère. » Je me dis notre liberté, c'est à nous de la prendre, ce n'est pas le Ministère qui va nous dire de prendre notre liberté. C'est nous ces fameux David, un meurtrier qui devient un exemple par la rédemption. Il a été libre de son choix. Et nous dans la contrainte, on continue très fortement et plutôt dans une obéissance que dans la liberté du choix. En tout cas, c'est comme ça que je le vois, et en travaillant aussi bien au niveau du pôle collège et du pôle lycée, on se rend compte que beaucoup de nos établissements dans lesquels il y a des initiatives ou bien des évolutions énormes, avec explosion totale du conseil de classe, travail totalement différent avec les parents, sont des établissements qui se disent : « On a rempli la règle et on a ce temps-là pour pouvoir inventer quelque chose de nouveau. » Ce qui demande du temps et demande aussi une évaluation – parce que souvent quand on parle de l'évaluation, on est ancré sur la modalité des examens, mais est-

ce qu'on évalue nos pratiques ? Est-ce qu'on évalue le fonctionnement de nos établissements ?

Quand j'étais formateur, je le suis un peu moins maintenant, j'ai accompagné pas mal d'établissements sur le projet, l'écriture du projet. Ce sont des temps magnifiques, très émouvants par moments, puis on sort un beau texte. Et puis un an, deux ans, trois ans après, on attend d'être contacté pour la reprise de ce projet. Cinq ans, six ans, sept ans, huit ans, pas d'évaluation du projet. Alors que là actuellement, avec la mise en place de la réforme, beaucoup de nos établissements ont mis carte sur table en disant : « On ne peut plus fonctionner de la même façon, il faut qu'on réécrive notre projet, parce qu'on a de nouveaux défis à relever. » Cette question, elle est là, c'est aussi cette pratique de l'évaluation à tous les niveaux. Et trop souvent, l'évaluation, c'est l'arbre qui cache la forêt. On n'a pas de pratique ou de rapport à l'évaluation dans nos établissements. Dans les équipes de concertations disciplinaires, peu d'enseignants sont amenés à évaluer leurs pratiques, et il faut les inviter à le faire. Puisque la tendance est plutôt d'avancer, et il y a une telle pression sur la mise en place des programmes, qu'on a tendance à avancer un peu, je dirais, comme des bourrins par moments, sans prendre le temps de réfléchir et de regarder en arrière.

C'est cette question de l'engagement à sortir de l'entre-soi que nous invite à voir l'Enseignement catholique, à essayer aussi de travailler en équipe et à entrer sur l'explicitation. Trop souvent dans nos pratiques, nous parlons un langage que les autres ne comprennent pas. Je suis étonné quand on fait les rencontres avec les parents d'élèves, et que vous parlez avec eux avec un bilan très professionnel, les parents vous regardent et ne vous comprennent pas réellement. Et puis, quand vous prenez le temps de parler de leur enfant par rapport à tel ou tel élément, d'un seul coup ça se décontracte et on rentre vraiment en relation. Trop souvent, on a tendance à parler le discours de l'école et on n'est pas assez clair pour la communication, exactement comme le médecin qui vous donne un diagnostic, vous ne comprenez rien, ou alors le garagiste qui vous explique que vous allez payer très cher, mais vous ne savez pas pourquoi. Donc on est bien dans cette question-là de l'explicitation, et là, effectivement, ça va de l'enseignant, qui doit

expliciter les modalités d'apprentissage, à l'élève et aux modalités d'évaluation, mais aussi à l'équipe.

C'est ça qui est génial dans cette réforme, c'est qu'il y a tellement de choses à faire, et en plus l'actualité adore tout ce qu'il y a de croustillant, dès que c'est problématique, on focalise dessus et ça devient le problème de tout le monde, même là où ça ne l'était pas réellement. Mais cette question de l'oral, on en a pas mal parlé l'année dernière. Il y a beaucoup de nos établissements qui ont commencé à travailler dessus, et puis là actuellement la question de la préparation du grand oral... On l'oublie... Alors dans les groupes scolaires, où il y a collège-lycée, voire primaire-collège-lycée, c'est un travail peut-être à voir en équipe justement, à évaluer nos pratiques sur **la préparation de l'oral**. Dans l'enseignement, en tout cas à l'école française, on est très mauvais sur l'oral. Nos collègues anglo-saxons sont bien meilleurs que nous, parce que nous, nous sommes dans une culture de l'écrit, on doit l'assumer, c'est notre histoire à nous. Ça ne veut pas dire qu'on doit laisser tomber la culture de l'écrit, mais ça qui fait que pour l'oral, on se



débrouille, on met des notes. On met des notes de participation, avec des croix qu'on a mises au fur et à mesure sur un carnet, indicateur de réussite... un peu limite quand même ! Qu'est-ce qu'il y a comme réelle réflexion sur l'oralité ? Et l'oral se crée aussi par un espace. Aujourd'hui, on est un très mauvais exemple, je cause et vous vous taisez, vous êtes en rang d'oignons et vous voyez le dos de vos collègues devant ! C'est ce que nos élèves vivent constamment. Pour communiquer, il y a mieux quand même ! Je peux communiquer avec celui qui est là et là, et celui qui est devant moi, le guignol de prof, mais pas forcément avec mes collègues. On a vu grâce, à la réforme du collège,

revenir la mise en place des salles en îlots - ça fait un peu doucement rire quand on pense que c'est considéré comme une initiative pédagogique - en CP et en collège, j'étais placé en îlots, ça fait quand même très longtemps - ça y est en lycée, ça commence à venir, mais on voit bien qu'il y a des résistances parce que les enseignants sont souvent obligés de changer la mise en place des tables parce que Madame untel ou Monsieur untel ne supporte pas les îlots. Alors quand on est comme moi avec une sciatique, c'est un peu compliqué. Donc on renonce et on fait un cours devant une classe en rang d'oignons.

L'autre point important, il me semble, c'est de **rendre lisibles les pratiques**. Trop souvent dans les établissements vous avez des pratiques totalement différentes de l'évaluation, et on le tolère. On sait que quand on va avoir Monsieur untel dans telle discipline, vous n'aurez jamais au-dessus de 12. Il le dit directement au début de l'année, et on l'accepte. Et puis avec Monsieur untel ou Madame untel, on aura du 0 au 20, il y en a même qui ont des bonus. C'est quand même particulier. Et ce travail-là et ce manque de clarté, moi ça m'inquiète parce qu'effectivement en termes de bienveillance, ce n'est pas possible d'en avoir dans ces cas-là. C'est un champ de mines, et même entre collègues. Quand vous êtes professeur principal dans une classe où vous avez des enseignants qui sont dans une dynamique de formation, et d'autres qui sont dans une dynamique de sanction, c'est difficile de justifier la pratique auprès des élèves. « *Je n'arrive pas progresser avec Monsieur untel ou Madame untel, et pourtant, je fais des efforts. J'ai pris des cours en plus...* » Est-ce qu'il est normal de prendre des cours en plus pour réussir à l'école ? Academia vous dira oui, ils ont de très bonnes pubs... Mais c'est quand même inquiétant. Et comment accompagner l'élève tout en sachant qu'il n'aura jamais au-dessus de 8, parce que Monsieur untel l'a dit au conseil de classe ?

Un autre point important, c'est de **varier les pratiques de l'évaluation**. Et trop souvent au niveau du lycée, comme au collège, on garde les mêmes modalités d'évaluation. Et on répète sans cesse les mêmes types d'exercices. Pendant longtemps, on a pensé que redire et répéter, était une modalité d'apprentissage. Pour certains...

Vous pouvez faire 150 dictées à un dyslexique comme moi, je ferai toujours autant d'erreurs. Je suis capable de les corriger après les avoir faites, maintenant, mais j'ai toujours fait autant d'erreurs, j'ai toujours eu 0 en dictée. Et Dieu sait si je m'en suis tapé pendant toutes les vacances, matin, midi et soir. Aucun progrès. La modalité c'est comment on décompose un exercice, même un exercice du baccalauréat ? Comment on le décompose pour le travailler ? Comment on est capable de pouvoir aborder un aspect ou une compétence, ou simplement, quand on évalue un exercice, de ne pas s'arrêter uniquement à sa forme finale, mais au raisonnement qui est contenu. Un élève peut ne pas avoir finalisé une dissertation ou un écrit en histoire-géographie, mais avoir une analyse pertinente, voire en philosophie. Il n'y a pas de conclusion, la dernière partie est presque inachevée, mais il y a quand même une vraie pensée. Est-ce que ça, ça vaut vraiment 6/20 ? Si on est sur un vrai travail de compétence, non ! C'est même un scandale ! Quelqu'un qui a pensé et qui est capable de structurer une pensée même inachevée, c'est un scandale de lui mettre 6, et là je trouve que c'est une atteinte à la personne.

Dernièrement au pôle lycée, on a travaillé sur la **question du conseil de classe et de ses changements**. Globalement les enseignants trouvaient jusqu'à maintenant que le conseil de classe était une perte de temps absolue. Tout le monde y allait en traînant les pieds, parents aussi, les élèves disant « *on n'y va mais on n'a rien à dire* », les parents, « *on est des caisses enregistreuses mais on ne peut pas intervenir* ». Tout le monde était mécontent de ce conseil de classe. Nouvelles modalités, problème avec les spécialités, éclatement du conseil de classe... C'est étonnant... Cette forme qu'on détestait par le passé, tout le monde se met à la regretter. Alors au pôle lycée, on s'est d'abord dit « *ils sont pénibles...* » eh puis il y a eu des initiatives extraordinaires, des gens ont créé des choses très intéressantes, et il y en a d'autres qui continuent à galérer avec cet espace dans lequel on ne fait pas grand-chose. Et en travaillant avec le pôle lycée, on s'est rendu compte que même si le conseil de classe n'était pas satisfaisant, il avait au moins une vertu : être un espace de parole. Même si c'était une parole qui ne nous semblait pas bonne, peu performante. Et en ayant fait éclater le conseil de classe, spé/ tronc général, ne pas forcément se rencontrer tous, mais

travailler dans une forme de taylorisme du conseil de classe et d'évaluation plutôt efficace, on s'est rendu compte qu'on n'avait plus ce lieu dans lequel on se rencontrait, où on pouvait parfois échanger et vider son sac, où on pouvait simplement rire. Ça fait du bien aussi à un moment donné d'avoir une bonne blague, parfois au détriment de l'élève, on est d'accord, mais ça faisait quand même du bien. Quand on le supporte toute l'année... Ce n'est pas très chrétien, on est d'accord, mais ça fait tomber la pression. Ça permettait parfois aux élèves d'amener des choses intéressantes et pertinentes. Donc on a besoin de créer dans nos établissements des espaces de parole. Dans certains de nos établissements, il



il y a des corps enseignants qui sont tellement en souffrance, qu'il y a peut-être besoin d'espace de parole, mais pourquoi ne pas réintroduire l'analyse de pratique ? Elle a disparu dans certains de nos établissements. Il y a eu un véritable travail sur l'analyse de pratiques pendant longtemps. Alors on dit qu'il n'y a plus les budgets. On peut se former aussi en tant qu'enseignant, il y a des ressources dans nos établissements, des personnes qui peuvent permettre l'analyse de pratiques. Il y a même un établissement qui a créé ce qu'on appelle « l'assemblée générale des enseignants ». Au début, ils ont commencé trois fois dans l'année, c'est inscrit dans le programme en tout début d'année, l'ordre du jour est libre, et il y a quelques responsables qui établissent le rapport. C'est souvent le lieu dans lequel il y a eu des propositions nouvelles, innovantes, intéressantes.

Je ne veux pas dire que dans le primaire c'est génial, c'est trop facile de dire ça, mais on sait que grâce aux évolutions qui se sont passées par le passé dans le primaire, le travail en équipe est

quand même beaucoup plus présent. C'est ancré culturellement et vous me direz « *oui, mais ils ont les heures pour* ». On est d'accord. Il va falloir aussi en sortir de cette question des heures. Eh oui, j'ai 18 heures, donc je suis prof seulement 18 heures par semaine, et le reste du temps, non ne m'en parlez pas ! J'ai 15 heures, je suis agrégé, je ne fais rien d'autre, ce n'est pas vrai. On sait bien que ce métier demande beaucoup plus de temps. Il va falloir aussi acculturer les nouveaux arrivants, avec le fait que ce métier demande quelque chose de différent et du travail en équipe. Et le travail en équipe est nécessaire pour progresser. Mais comment aussi, dans un établissement, on en crée les conditions ? Et comment est-on bienveillant pour permettre que ce travail se fasse ? Et comment le valorise-t-on ? Cette question du travail en équipe, elle est essentielle. Au primaire on a vu, c'est ancré, c'est acculturé. Au collège, ça a été très tendu quand on a eu la réforme, mais on a vu quand même des choses se mettre en place. Et au niveau du lycée, il faut être honnête, d'un établissement à l'autre, les choses sont totalement différentes. La culture du travail en équipe est très peu prégnante, sauf si l'établissement a un charisme qui invite à ça. Ce charisme peut être lié à la tutelle, au projet, ou parfois au chef d'établissement, au responsable de niveau, mais c'est intéressant de voir pourquoi. Cette question du travail en équipe et travail d'équipe est essentielle. Tant qu'il n'y aura pas une réflexion commune sur les enjeux de l'évaluation, il y aura toujours des tiraillements. De toute façon, c'est normal qu'il y en ait. Mais en tout cas, il y aura toujours ces injustices qu'on voit. Vous savez, ces profs qui mettent encore un zéro pour un travail non rendu, ou qui mettent un zéro parce que l'élève les a énervés. Alors le gamin il pense que c'est parce qu'on ne l'aime pas, même s'il a été particulièrement pénible. On est bien dans ces tensions-là, à un moment donné où on se rend compte qu'il y a une réflexion à avoir.

Tout ceci nous amène à revoir quand même un des enjeux importants de cette réforme. Certes la **mise en place des spécialités**, c'est important, on a plein d'enjeux. Je ne vous dirai pas toutes les complexités que vous avez à gérer, je le sais, en revanche, on ne peut pas faire l'économie d'un travail réflexif sur cette mise en place de la réforme. N'attendez pas avec vos équipes la deuxième année, ou la troisième année, pour faire ces bilans

étapes. Trop souvent on pense évaluation à cause du nouveau bac, et on focalise c'est normal puisque culturellement c'est très ancré. Mais c'est aussi quelle évaluation nous avons de nos pratiques ? Et il me semble qu'il nous faut travailler un peu sous une forme de séminaire la dimension réflexive avec nos équipes, sur ce que l'on fait concrètement au niveau de l'apprentissage et des évaluations, au-delà de la mise en place de la réforme. Qu'est-ce que l'on fait pour avancer ensemble au mieux pour que l'élève soit capable lui-même de voir la lumière à l'horizon ? Alors que si on est des oiseaux de mauvais augure à sanctionner sans cesse ou en tout cas à donner des évaluations qui ne sont pas explicitées, l'élève ne comprend pas ce qui lui arrive. Et là aussi il y a un paramètre à prendre en compte : beaucoup de nos établissements ont avancé sur l'évaluation en collège et les élèves connaissent les critères, les indicateurs de réussite. Et quand ils arrivent dans nos lycées, dans lesquels ils reçoivent une copie ou production simplement avec une note et plein de rouge partout, parfois en dépit du bon sens pour eux, même si l'enseignant a passé une demi-heure sur la copie, mais qu'il n'y a pas eu ce fameux contrat didactique ou pédagogique donné au départ avec des indicateurs clairs, des compétences identifiées. Déjà, l'enseignant perd beaucoup de temps à corriger - quand on a ciblé ses objectifs, quand on a ciblé ses compétences et les attendus, vous divisez par 4 le temps d'évaluation d'une copie. C'est évident, c'est prouvé. Tant qu'on continuera à concevoir son sujet, attendant l'absolue réponse et à chercher la totalité de ce qu'on attend dans la copie, on n'évaluera pas la copie, on évaluera sa propre pertinence à avoir transmis à l'élève ce qu'il devrait recracher. Il arrive parfois qu'un élève explore un sujet là où on n'aurait pas cru qu'il le pense et qu'il soit capable de le penser. Ça nous ennuie. « *Comment je vais évaluer ça ?* » eh bien

J'ai 15 heures, je suis agrégé, je ne fais rien d'autre, ce n'est pas vrai. Ce métier demande beaucoup plus de temps. Il va falloir acculturer les nouveaux arrivants, avec le fait que ce métier demande quelque chose de différent et du travail en équipe.

se poser cette question, c'est déjà essentiel, mais comment on travaille ça avec nos équipes ?

Pour conclure, il me semble que cette réforme, qu'on soit pour ou contre, quelque part on s'en moque. Cette réforme a un enjeu essentiel : elle nous amène peut-être à pulvériser des représentations qu'on a depuis très longtemps au lycée et qui fait qu'on est sur du bachotage et non pas sur de l'apprentissage. Qu'elle est notre mission première ? Est-ce uniquement de faire réussir nos élèves brillamment au bac ? Regardez tous ces élèves qui décrochent des mentions au bac et qui s'écroulent par la suite dans des parcours de formation dans lequel ils sont incapables d'identifier leurs propres compétences. Ça m'inquiète plus que le reste. Quand vous travaillez avec des élèves qui ont théoriquement fait un parcours sur l'orientation - parce que dans l'établissement dans lequel je suis, il y a un vrai travail autour de ça - et quand vous demandez à l'élève : « Alors tu en es où dans ton projet ? » Silence total ! « Quelles sont tes aspirations ? » Silence total ! « Quelles sont tes compétences ? » Silence total ! Vous vous dites, soit il est complètement crétin, soit il y a un vrai problème. Eh bien il y a un vrai problème ! Et quand il y a un problème, en travaillant ensemble, on trouve toujours des solutions, même si elles sont approximatives au départ. Ça nous renvoie quand même à quelque chose d'essentiel, c'est que le métier d'enseignant, c'est un métier de

chercheur. On cherche la solution et on la cherche avec l'élève. Trop souvent, on cherche dans l'entre-soi sans travailler avec l'élève, parce que nos élèves sont un peu en train de la subir la réforme, sauf sur le choix des spécialités. En Seconde, beaucoup d'élèves apprécient énormément ce choix. Et là en première, beaucoup d'élèves apprécient aussi le fait qu'ils aient un choix même si ça invite à un renoncement. Certains disent : « C'est la première fois que j'ai la possibilité de réellement choisir. » C'est quand même chouette ça ! C'est intéressant. Et on a vu des combinaisons - on pensait qu'on allait voir l'explosion de ce fameux trio - je préfère dire trio que tripléte - ce trio scientifique et on ne l'a pas eu cette explosion, puisqu'on a un pourcentage moins important que ce qu'on avait avant. Donc quelque part on peut dire déjà que le ministère a gagné quelque chose. Mais ce qui peut être intéressant pour nous, c'est que nos élèves ont gagné, ils ont un aménagement plus pertinent pour eux dans un parcours de formation qui leur permet d'être plus à l'aise. Mais comment va-t-on leur permettre et leur donner la possibilité de s'épanouir le mieux afin de devenir eux-mêmes éclairant pour eux et pour leur entourage ?

Merci beaucoup de votre attention et bon courage pour la suite parce que je sais qu'il y a du boulot !

Benoît SKOURATKO



La radicalité évangélique au service de la bienveillance

*Intervention de Marie-Anne-LEDUBY
Directrice de l'ISFEC AFAREC, Paris*

Titulaire d'un DEA en sciences politiques, Marie-Anne LEDUBY a débuté sa carrière professionnelle en tant que professeur de Sciences Économiques et Sociales au lycée Saint Martin de Rennes. Elle a ensuite répondu à plusieurs appels pour des missions au sein de l'enseignement catholique. Directrice de l'IFP de Bretagne pendant 7 ans, elle a été appelée en 2009 à la direction de l'École des Cadres Missionnés. À partir de 2012, elle œuvre pour les établissements d'Île et Vilaine en rejoignant la Direction Diocésaine de Rennes où elle devient l'adjointe du directeur diocésain. Les chefs d'établissement d'Île-et-Vilaine s'accordent à souligner sa proximité avec eux, ses qualités relationnelles et son écoute bienveillante. En septembre 2019, Marie-Anne a repris le chemin de l'Île-de-France pour assurer la direction de l'ISFEC. Elle a accepté de nous accompagner pour cette rencontre annuelle et de nous faire bénéficier de ses connaissances de l'institution ainsi que de ses compétences – tout particulièrement son esprit de synthèse - Nous l'en remercions très sincèrement.

Merci beaucoup pour votre accueil. Merci également pour la confiance, parce que je sais que préparer, comme le fait le groupe qui s'en occupe au sein de votre belle organisation, le contenu de telles journées pour réunir tous ses collègues, c'est toujours beaucoup d'enjeux, beaucoup de recherches. Il faut trouver effectivement ce qui va rejoindre le plus possible de chefs d'établissement.

Vous avez choisi le thème de la bienveillance. Et dans ce moment où notre société, que ce soit du côté des organisations administratives, des entreprises, de l'éducation nationale, est traversée par ce mot, vous avez décidé d'avoir une parole et une production pour le réseau et pour l'enseignement catholique de France. Dans ce moment, vous avez choisi de travailler sous un format créatif. Il a été fait appel à l'intelligence collective. Vous avez beaucoup échangé, beaucoup pensé, vous avez écrit, vous avez posé des choses, vous avez choisi,



vous avez hiérarchisé, et vous avez mis tout cela par écrit. Je dirais que vous avez travaillé sur le mode classique de l'accompagnement à l'écriture d'un projet d'établissement ou d'orientations diocésaines. Philippe DELORME fait le même travail, comme tout secrétaire général, avec son équipe pour se dire : « *dans ces années qui nous sont données, que va-t-on particulièrement approfondir ?* »

Pour garder la trace de ce que vous avez produit, j'ai tout simplement tenté de mettre en forme ce qui va vous être distribué tout à l'heure. J'ai tenté de construire quelque chose qui puisse vous servir.

La bienveillance : c'est un titre qui dit déjà quelque chose. En réfléchissant à ce que pouvait servir ce moment d'intervention avec vous, on s'est dit que ce serait intéressant de relire nos fondements sur cette question de la bienveillance. Nous ne sommes pas démunis. Au cours de la célébration de ce matin, le prêtre nous a redit : « *vous êtes sauvés, vous êtes aimés, vous êtes pardonnés* ». C'est une source radicale de la bienveillance dans la relation à l'autre dans son propre parcours de vie, et de bienveillance pour soi-même. On peut difficilement faire plus clair, plus ancré, plus fondamental. L'anthropologie chrétienne est fondamentalement la source de ce terme de bienveillance. J'ai l'habitude de dire que chaque époque a besoin de mots-véhicules, de mots qui transportent ce que nous voulons dire, ce que nous voulons partager, ce dont nous voulons nous rappeler. Nous voulons le bien de l'autre. Dans les définitions de la bienveillance, vous avez longuement parlé de l'épanouissement de l'autre, de son bien-être, de ses progrès, de sa protection.

**La relation humaine
ne fait pas partie
de notre culture,
donc c'est un défi,
un travail à faire.
Il devient assez nécessaire
que nous trouvions cela
dans tous nos projets
d'établissement.**



Effectivement, dans nos quatre Évangiles, on trouve une source incommensurable dans toute la pédagogie du Christ de ce regard, de ce « *Que veux-tu que je fasse pour toi ?* ».

Comme l'a dit sœur Véronique THIÉBAUT dans des rencontres inter-diocésaines : dans l'enseignement catholique, le patron, c'est le projet. Philippe DELORME, dans l'un de ses premiers écrits, nous a remis ce point haut et clair. Si vous vous êtes posé la question de la bienveillance, et c'est très clair dans vos productions et dans vos questionnements d'hier, c'est que le « comment faire » est un immense défi, un chemin de vie. Selon les cultures, on n'y est plus ou moins facilement sensible.

Ceux d'entre vous qui ont des liens particuliers avec nos amis québécois, qui y ont vécu éventuellement un peu de temps ou qui ont un peu de leur famille sur place, connaissent l'incroyable facilité de la gentillesse évidente. Qu'est-ce qui fait que dans le rapport à l'autre, les choses sont plus ou moins évidentes. Je vous ai apporté aussi quelque chose dont l'enseignement catholique peut s'honorer, en particulier l'ISFEC de Bordeaux, qui a coordonné cet ouvrage : « *éduquer, c'est-à-dire ?* ». Tout y est bon, tout y est vraiment magnifique à lire, il y a de très belles contributions. Je vous partage un extrait qui, selon moi, résume particulièrement bien votre journée d'hier sur cette question de la faculté de l'autre. Comment on aide notre équipe, des enseignants, l'ensemble du personnel à avoir la faculté de l'autre ? Comment ça se développe ? Est-ce que c'est purement inné, purement naturel ? Y a-t-il un vrai travail à faire, de la formation à entreprendre ? Vous avez été très nombreux à nommer, dans vos productions, comment vous permettez à vos équipes de se former, notamment

à la communication non violente. Autrement dit, cette grammaire de la relation humaine, comment fonctionne la relation humaine, ce n'est pas quelque chose que nous avons eu sans doute suffisamment assez vite dans notre formation. Ça ne fait pas partie de notre culture, donc c'est un défi, un travail à faire. Il devient assez nécessaire que nous trouvions cela dans tous nos projets d'établissement, dans tous nos accompagnements d'équipe. Et comme on est au cœur du cœur de la question de la relation humaine, c'est l'affaire du pilotage tout au long de votre mission de pilote. Il ne suffit pas de deux jours de formation sur la communication non violente pour que tout se passe facilement pour les années qui viennent. Ce sont vraiment des modalités de travail qu'il faut entretenir, nous allons regarder comment. Encore faut-il que parents, enseignants et éducateurs aient eux-mêmes ce regard plein d'espérance qui inlassablement donne du sens, ouvre un horizon, suscite le goût de l'autre. Éveiller, développer, faire expérimenter, il y a bien quelque chose de concret à entraîner, à travailler. Cette faculté de l'autre est un grand défi pour les éducateurs. Autrement dit, tout projet d'établissement, tout projet de pilotage, doit l'avoir régulièrement et en continu. Et, comme nous sommes dans notre radicalité évangélique, et que c'est une question constante à travailler quand on est dans les métiers de l'humain, c'est dans tout tableau de bord de pilote. Dans les interstices, dans le quotidien, dans des moments événements, il y a parfois des chartes à écrire, il y a tout un système de réponses possibles et surtout d'outils au quotidien.

Que faisons-nous dans l'enseignement catholique très régulièrement ? J'avais proposé à l'équipe de préparation que nous regardions quelques moments vécus dans l'institution. Je ne vais pas faire 30 ans d'histoire de l'enseignement catholique ! Voici donc quelques focales qui m'ont semblé particulièrement en lien avec la bienveillance.

Extrait d'une vidéo avec le père Jean-Marie PETITCLERC : « Pour tous ces grands fondateurs, il s'agissait de vivre l'acte éducatif dans cette trilogie du « je crois en toi à la manière dont Christ croit en toi », « j'espère avec toi à la manière dont Christ espère avec toi », « je t'aime à la manière dont Christ t'aime ». C'est dans ce « à la manière de »,

dans ce « comme » que se trouve à mes yeux le caractère propre de notre école catholique. Non pas un caractère que nous aurions plus et que d'autres n'auraient pas mais un caractère qui joue comme une source et qui irrigue l'ensemble de nos attitudes et de nos discours éducatifs. Une école catholique, ce n'est pas une école de catholiques où des catholiques feraient de l'éducation, nos équipes sont mixtes. Ce n'est pas une école pour catholiques, tous les enfants sont accueillis. Une école, c'est un lieu de transmission de savoirs. Dans une école catholique, la transmission de savoir s'effectue sur le mode du partage, non pas de l'accumulation. Une école, c'est un lieu d'accueil pour tous puisque la scolarité est obligatoire. L'école catholique, c'est celle qui sait accueillir tout enfant, quelles que puissent être ses difficultés, dans sa dignité de fils de Dieu, et qui le considère comme une chance pour elle. »

Cette radicalité évangélique, on la revisite régulièrement, elle nourrit notre projet, elle nourrit nos orientations. Notre source, elle est là. Elle doit nous donner la force de la certitude que la question de la relation humaine est à travailler au quotidien. Je le partage avec vous aussi pour avoir, pendant quelques années, accueilli de futurs suppléants, avant le préaccord, dans ce moment pour présenter le projet de l'enseignement catholique. Je disais à ces futurs enseignants : « Nous avons à vous présenter qui nous sommes et vous permettre de vérifier si c'est bien à ce projet que vous avez envie de participer ».

C'est aussi la question de se dire, en tant que chef d'établissement, dans nos vies intenses, dans cette mission extrêmement intense, comment garder cet espace pour soi qui permet d'avoir cette exemplarité d'une protection de la personne. Non pas la perfection de l'action, mais l'exemplarité de la personne. Tout au long de votre travail, vous avez dit des choses assez radicales dans le

La radicalité évangélique nourrit nos orientations. Notre source, elle est là. Elle doit nous donner la force de la certitude que la question de la relation humaine est à travailler au quotidien.

concret. Dans notre anthropologie chrétienne, on a une définition de la personne qui est claire. On imagine un conseil de classe, un rendez-vous de parents, rendre une copie, penser à comment on va créer son cours pour faciliter l'accessibilité aux apprentissages de tous... on est très clair : un être en devenir ne s'enferme pas. Il ne suffit pas de mettre des élèves dans une classe pour que la relation existe. Pour que le collectif existe. Dans ma bibliothèque, j'ai gardé des traces de moments forts de ceux qui m'ont formée. Ce n'est pas parce que, à un moment donné, on a approfondi qu'il ne faut pas y revenir.

Les choses très fortes ont été dites, par exemple sur l'interdit du jugement définitif. J'ai repris ces éléments-là parce que, dans votre travail

d'hier, vous l'avez dit de nombreuses fois. Vous êtes heurtés, au quotidien, par ces attitudes de jugement. Vous avez dit qu'il fallait arrêter de cataloguer les élèves refuser de les étiqueter. Vous l'avez dit. Le droit d'avoir un parcours sans être réduit à son passé, à son comportement et à ses résultats. Et ça, qu'on soit chef d'établissement ou enseignant pendant cinq ans, pendant 15 ans, pendant 30 ans, c'est le défi de chaque matin. Ça ne peut pas être traité une bonne fois pour toutes. Nous avons dit : « *L'enseignement catholique prend parti pour l'interdit de l'intransigeance*

et de l'insensibilité, le refus de l'isolement, de la solitude, pour le droit à la faille, à l'erreur, à l'échec vécu ». On peut penser ce qu'on veut des neurosciences éducatives mais j'aime bien ce moment où, par l'image, on voit ce qui se passe dans le cerveau, entre le cerveau de celui qui a peur et celui qui est dans des conditions d'apprentissage plus sécurisées et qui sait qu'il va pouvoir éventuellement mobiliser des ressources. Les différences sont incroyables. Nos pédagogues chrétiens n'ont pas attendu l'imagerie cérébrale. Les fondateurs de nos congrégations qui

alimentent les projets de vos établissements n'ont pas attendu l'imagerie cérébrale pour le dire, et l'écrire, et le poser, et pour aller créer des écoles dans des contrées parfois les plus reculées. Nous avons écrit l'interdit de l'exclusion, le refus de la méfiance et de l'indifférence, le droit à chacun d'avoir une place et d'être accueilli. Pour l'anecdote, j'ai fait partie d'un conseil de direction pendant sept ans et je m'asseyais toujours à la même place. Et j'avais toujours cette affiche jaune des Assises en face de moi. C'est triste de l'appeler « affiche jaune » mais ça, pour piloter un établissement, il n'y a pas mieux ! Je pense au directeur diocésain qui m'a formée : 12 ans de direction diocésaine, huit recteurs... nous avons la chance d'avoir de la constance ! Dans notre projet, parce que sa source est radicale, mais aussi dans cette manière de revisiter régulièrement notre projet où nous nous redisons les fondamentaux. Et nous avons continué sur la question du regard, car, humaniser, ça commence par le visage. Puisque l'autre nous offre le visage du Christ, comment est-il possible de ne pas être bienveillant ? Pour les membres de nos équipes qui ne partagent pas forcément cette radicalité-là, il y a d'autres registres pour aller les chercher sur l'humanisme.

Que nous arrive-t-il aujourd'hui, d'un point de vue sociétal, pour que ce mot bienveillance soit aussi présent ? Vous allez reprendre le train, et si vous vous arrêtez quelques minutes au relais de la gare, regardez les livres du rayon développement personnel. Et vous allez trouver énormément de fois ce terme. Il y a toute une littérature aujourd'hui qui est centrée sur l'individu, centrée sur la relation. Pour certains auteurs, ça peut être un affaiblissement du sens et, donc, une recherche de sens. Vous pouvez le constater chez les jeunes que vous accueillez. On passe notre temps à dire qu'ils sont trop sur des écrans mais, finalement, combien d'adultes s'asseyent à côté d'eux pour, tout d'un coup, arrêter un peu la machine ? D'où l'importance de la philosophie à l'école. À un moment donné, on a besoin de choses un peu plus rondes, un peu plus protectrices, un peu plus humaines. Il faut prendre soin de la relation humaine et de nous-mêmes. Il y a peut-être aussi un renforcement de l'individualisme sociologique, voire du narcissisme pour certains auteurs. Je le disais, les travaux en neurosciences nous montrent aussi, très chimiquement et très techniquement,

Les travaux en neurosciences nous montrent, très chimiquement et très techniquement, ce qui se passe quand un enfant peut apprendre dans un cadre bienveillant et ce qui se passe quand ce cadre n'est pas bienveillant.

ce qui se passe quand un enfant peut apprendre dans un cadre bienveillant et ce qui se passe quand ce cadre n'est pas bienveillant.

L'éducation nationale aussi, fait son chemin sur la question de la bienveillance. On a vu ce mot apparaître dans les textes sur la Refondation, on a vu ce mot apparaître dans la réécriture du référentiel de compétences des enseignants, on a vu dans un rapport cette phrase : « *L'idée de bienveillance s'est imposée ; la bienveillance est la condition nécessaire à l'engagement mais aussi à l'efficacité de l'école* ».

Finalement, pour avoir un enseignement efficace, il vaut mieux avoir des relations bienveillantes. C'est une autre entrée que la nôtre, évangélique, mais il y a toute une littérature qui s'est développée sur le sujet. On voit bien que l'école de la confiance, ce sont des rapports de confiance et donc, des rapports de bienveillance. Et l'éducation nationale se met à produire des outils pour nos maîtres. Vous les avez peut-être déjà manipulés. Agir sur le climat de la classe et de l'établissement de manière systémique, tous les travaux sur le climat scolaire,... Qu'est-ce qu'on trouve là-dedans ? Des contenus très concrets pour encourager les enseignants à faire de la pédagogie coopérative. Des choses très concrètes,

aussi, sur la communication non violente. Tout est décrit. On a un ministère de l'éducation nationale qui bascule dans quelque chose qui est, quand même, assez nouveau dans l'écriture de ce type de document officiel. Il y a également des travaux sur la déontologie professionnelle.

Je me dis que ce qui n'est pas évident peut-être pour un chef d'établissement, dans ce métier de relations humaines, c'est de manquer de cette charte déontologique, d'avoir simplement un référentiel de compétences de plus en plus développées, que la plupart des enseignants ignorent... C'est le problème de tous ces outils, très explicites en formation initiale, qui peuvent être très utiles pour préparer un PPCR, mais qu'il faut digérer et retravailler autrement, en s'en saisissant en journée pédagogique, par exemple. En prenant trois mots, pas 14 compétences.

Le référentiel métier va très loin sur tout ce que comprend le métier dans sa réalité. Il nous serait probablement plus utile s'il y avait un code de déontologie. Si seulement la profession enseignante s'en était créée un, ça aurait dit quelque chose du niveau d'engagement et de professionnalité.

Certains chercheurs travaillent actuellement sur la notion de tact. Ce n'est pas un mot savant



qui peut faire peur. C'est quoi, avoir du tact ? Les enseignants parlent beaucoup de respect : l'élève ne m'a pas respecté, je ne me suis pas senti respecté, les parents ne m'ont pas respecté, etc. J'ai comme le sentiment que cette question du tact engage finalement tout le monde.

Sur le climat scolaire, l'éducation nationale est, radicalement, aujourd'hui dans une analyse qui est systémique. Je fais un petit clin d'œil à un groupe de recherches qui est conduit par l'école des cadres ECM et qui a écrit un questionnaire pour aider demain ceux d'entre vous qui le voudront à pouvoir faire ressortir auprès des adultes et des élèves le climat de l'établissement. Ce sont des



outils de pilotage à manipuler avec efficacité et prudence, c'est-à-dire les choisir au bon moment. Ça aussi, c'est du discernement. Que nous disent les grandes enquêtes sur le climat scolaire menées sur des milliers de personnes en France depuis plusieurs années maintenant ? Quelle est la première source de souffrance des enseignants ? Dans ce qu'ils déclarent, subjectivement, la première source de souffrance, ce ne sont pas les élèves, mais la relation aux collègues.

Hier, j'ai été très impressionnée, pas surprise, sur le nombre d'entre vous qui ont travaillé avec leurs équipes la communication non violente et qui expliquent, avec moult détails et beaucoup de précisions, ce qui ressort dans le quotidien de nos savoir-faire et de nos attitudes quand on est allé creuser de ce côté-là. Le parti pris d'une éducation à la communication non violente entre adultes, c'est que ça fait quand même partie du bon sens de se dire qu'il va être difficile d'apprendre ça aux élèves si, entre adultes, on ne s'y est pas un

Tant qu'on ne travaille pas sur la notion de sanction éducative, celle qui aide à grandir parce qu'on répare, et non pas punition qui exclut, on n'avancera pas.

peu entraîné entre soi. Mais entraîné de manière pragmatique, avec bienveillance, avec le droit à l'erreur, pour arriver à avoir ces petits espaces, de temps en temps, où on s'en parle. On regarde avec bienveillance nos manquements. C'est-à-dire non pas en les ignorant, non pas en faisant comme s'ils n'existaient pas, non pas non plus on s'offusque quand parce que ça ne devrait jamais arriver. Plutôt en se disant : c'est arrivé et c'est une formidable source d'apprentissage. Vous voyez bien que c'est une attitude, une posture dans le pilotage. Prendre ce qui est arrivé, ne pas en rester là et en apprendre quelque chose.

Du côté des élèves, ça s'appelle les fameuses compétences psychosociales. Quand j'ai vu ça arriver, des régions entières y travaillaient, le formidable cartable des compétences psychosociales des Pays de la Loire, la Bretagne qui suit cela de très près, allons-y ! Je pense cependant qu'on a des mots directs, dans notre anthropologie chrétienne, qui sont accessibles à tous. Si, pour une équipe, la notion de compétences psychosociales rend les choses intelligibles, structurées et entendables, allons-y ! Il est important pour les élèves de voir comment, entre adultes, on reprend un projet, on s'excuse, on régule, on fait, finalement, amende honorable. Il n'y a pas besoin de programmes supplémentaires. Pour arriver à le faire, encore faut-il travailler sur la manière dont on conçoit son autorité. C'est un chemin de tous les jours.

Le premier pari, c'est le changement relationnel entre les adultes. Si vous travaillez cela pendant

plusieurs années, vous y arriverez. Comme le disait un ancien directeur diocésain en arrivant dans un établissement : « *Est-ce que ça sent bon l'Évangile ?* ».

Il semblerait que nous ayons appris à ne pas refuser, à rendre service, à faire plaisir, à nous sentir peu importants. On essaie de deviner les besoins des autres sans prendre le temps de leur demander de quoi ils auraient besoin. Que veux-tu que je fasse pour toi ?

Vous avez écrit comment on conduit un entretien, comment on apprend à son équipe à conduire un entretien, il y a tout cela dans vos productions d'hier.

On pourra réécrire 10 000 fois le règlement intérieur, tant qu'on ne travaille pas sur la notion de sanction éducative, celle qui aide à grandir parce qu'on répare, et non pas la punition qui exclut, on n'avancera pas.

Quand on bascule vers la communication non violente, on observe, avant de juger. Et on ne juge

pas. On fait exprimer le ressenti de l'autre, avant de l'évaluer et de décider à sa place ce qu'il pense ou ressent.

On n'a peut-être pas assez parlé, hier, des publics en grande fragilité. Le secrétariat général nous a fourni un Programme de Protection des Publics Fragiles. Il y est question de ceux qui vivent la maltraitance. Il nous faut travailler à la prévention, mais aussi au traitement des situations. Le réenchâtement est une autre manière de dire la bienveillance.

Pour citer Philippe DELORME, « *l'enseignement catholique n'est pas catholique par son recrutement mais par son projet.* »

En choisissant ce thème de la bienveillance, j'ai eu le sentiment que vous avez posé votre volonté majeure d'assurer une véritable pastorale managériale au Synadic.

Marie-Anne LEDUBY



Intervention de Philippe DELORME

Secrétaire Général de l'Enseignement Catholique

Je vous redis vraiment ma joie d'être parmi vous ce matin. Je n'ai jamais connu de l'intérieur, si j'ose dire votre organisation professionnelle quand j'étais chef d'établissement, mais je pouvais percevoir les fruits, la façon dont votre organisation professionnelle invite les chefs d'établissement à vivre leur mission. Donc par la façon dont on pouvait travailler ensemble, je percevais bien ce qui pouvait se vivre au sein de votre organisation professionnelle. Et le dîner d'hier soir m'a conforté dans cette vision, une soirée fraternelle et sympathique. Merci d'avoir bien voulu m'y associer. C'est pour moi, encore une fois, important de rencontrer, de percevoir un peu qui vous êtes et comment vous vivez aujourd'hui votre mission.



Ma présence ici comme secrétaire général, c'est d'abord une volonté de vous témoigner notre reconnaissance, la reconnaissance de l'institution, ma reconnaissance pour tout ce que vous faites

au quotidien. Lorsque j'étais directeur diocésain, j'étais déjà émerveillé par tout ce qui se faisait dans les établissements de Créteil. Aujourd'hui me promenant davantage en France, je découvre aussi que dans chaque établissement, il y a des initiatives merveilleuses. Notre difficulté, aujourd'hui, c'est peut-être de le valoriser et de le faire connaître. Donc vraiment, merci ! Merci beaucoup pour tout ce que vous faites, j'aurai encore l'occasion de vous le redire.

Vous avez choisi un thème que je trouve merveilleux, autour de la bienveillance. Ainsi, comme chef d'établissement, vous avez comme mission d'exercer en quelque sorte une bonne vigilance, de bien veiller. De bien veiller sur quoi ? Ce n'est pas le sujet parce que la bienveillance s'adresse d'abord aux personnes, et en plus si on disait de bien veiller sur quoi, ça serait très rapidement terminé. Mais de bien veiller sur qui ? Vous avez déjà eu une multitude de définitions, il y a une multitude de définitions possibles de la bienveillance, je reprendrai donc juste celle de Christine LEGRAND dans son livre pour une éducation bienveillante : « *La bienveillance consiste à porter sur autrui un regard aimant, compréhensif, sans jugement, en souhaitant qu'il se sente bien et en y veillant.* » Je crois que la bienveillance sur qui,

ça doit d'abord être sur vous. Marie-Anne LEDUBY l'a cité tout à l'heure dans son exposé, reprenant cette phrase de l'Évangile de Marc : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Oui, il faut que vous soyez bienveillants sur vous-même, parce que si vous ne prenez pas soin de vous, vous ne pourrez pas vraiment prendre soin des autres. Je le redis, il est vital de rechercher un équilibre entre vie professionnelle, vie familiale, vie personnelle, sinon on finit par craquer. Alors vous allez me dire : « *c'est facile à dire, vous êtes bien gentil* » et vous avez raison, tout le monde partage ça. Je ne mesure sans doute pas totalement ce qu'est votre charge aujourd'hui - la dernière fois que j'ai été chef d'établissement, c'était il y a un peu plus de dix ans. Mais j'ai quand même exercé cette mission de chef d'établissement et je l'ai exercée avec beaucoup de joie et beaucoup de bonheur. Je sais qu'il y a toujours les réformes, des contraintes administratives, les contraintes financières, les personnels, les familles etc. Peut-être aussi parfois pour certains d'entre vous le sentiment de ne pas toujours être soutenus par vos tutelles ou par votre directeur ou directrice diocésain. L'enquête qui a été menée auprès des adhérents de votre organisation professionnelle a révélé cette souffrance qui pouvait exister chez les uns chez les autres, au moins ce stress qui pouvait exister, et je peux le comprendre, je peux l'entendre. Je n'ai pas de solution miracle, mais il faut que nous travaillions au bien-être du chef d'établissement. Quand on choisit une mission comme la vôtre, c'est une mission difficile, c'est une mission exigeante, c'est une mission qui demande de l'énergie, de l'investissement, du temps et tout ce qu'on veut, ça, on est bien d'accord. Il y a certainement des leviers pour aider à un accompagnement peut-être plus efficace, ou plus bienveillant peut-être, d'une certaine façon. Donc ce que je crois cependant, c'est qu'il faut éviter aussi d'exagérer les choses et de tomber peut-être dans une sinistrose qui est actuellement très présente, je trouve dans notre société. On est un peu aussi pris dans une ambiance, qui nous fait dire que tout va mal. Non, tout ne va pas mal, j'en suis persuadé. Donc oui, on ne peut être bienveillant aux autres que si on est suffisamment bien dans son corps et dans sa tête pour être réellement disponible aux autres.

La bienveillance du chef d'établissement doit s'exercer sur tous les membres de la communauté

éducative. Et finalement bien veiller sur les membres de la communauté éducative, c'est quelque part rechercher le bien commun. Le bien commun qui est une notion ecclésiale, de la pensée sociale de l'Église, qui reste souvent confondue avec la notion d'intérêt général. Si on reprend la définition classique du bien commun, celle de Jean XXIII, c'est « *l'ensemble des conditions sociales permettant à la personne d'atteindre mieux et plus facilement son plein épanouissement.* »

On pourrait dire autrement aujourd'hui dans le cadre de la pensée de Pape François dans *Laudato Si*, où on parlera de développement intégral de la personne. Nous pouvons aussi reprendre la définition de Benoît XVI dans *Caritas in veritate* : « *À côté du bien individuel, il y a un bien lié à la vie en société. Le bien commun, c'est le bien de nous tous.* » Ainsi, pour nous, comment s'applique cette notion du bien commun ? Rechercher le bien commun pour son établissement

consiste à le diriger, à l'organiser, à l'animer, de façon à ce que chacun de ses membres et lui-même tendent vers leur perfection. Je crois que là, nous sommes bien au cœur de votre mission, au cœur de votre métier, au cœur du projet de l'Enseignement catholique. Ainsi, la bienveillance doit permettre à chacun d'atteindre son plein épanouissement, à s'interroger sur quelle est la perfection pour les élèves, pour les personnels, pour les bénévoles, perfections que ces personnes doivent atteindre. On voit bien que vis-à-vis des élèves, notre mission est bien de les aider à toujours trouver leur propre chemin d'excellence, et qu'il y a plusieurs chemins. Il y a plusieurs chemins possibles pour que chaque jeune puisse vraiment faire fructifier ses talents, parce que tout le monde a des talents. Donc, notre mission, c'est de les aider à trouver ce chemin. Nous devons avoir une attitude particulière vis-à-vis du personnel qu'ils soient enseignant ou de l'administratif, ou de l'établissement. La pensée sociale de l'Église est remplie de bienveillance. Quand on parle de justice, de charité, etc., c'est de la bienveillance. Et nous devons être attentifs à la promotion de ces personnes-là. De même,

Rechercher le bien commun pour son établissement consiste à le diriger, à l'organiser, à l'animer, de façon à ce que chacun de ses membres et lui-même tendent vers leur perfection.

parce que c'est une richesse pour l'Enseignement catholique, nous devons aider les bénévoles atteindre leur propre perfection.

Je crois que tout ça doit nous inviter à réfléchir à quelle école nous voulons. Il est intéressant de voir que très récemment un livre vient de sortir. Jean-Michel BLANQUER et Edgar MORIN ont écrit un petit opuscule : « Quelle école voulons-nous ? La passion du savoir ». Échanges, dialogue entre les deux, sur l'école, sur l'enseignement, sur la transmission des savoirs. Comme le soulignait tout à l'heure Marie-Anne LEDUBY dans son exposé, dans des documents qui sortent aujourd'hui, on peut adhérer à 80, 90, 95 %, ça dépendra de notre sensibilité. Notre ministre a une obsession sur les neurosciences – je n'ai rien contre les neurosciences, mais je fais une petite parenthèse, je me méfie un peu de ces modes - donc là on est dans la mode neurosciences, alors le mot neurosciences est prononcé à peu près 250 fois dans ce livre. J'exagère, mais il en parle tout temps, comme si c'était maintenant la solution miracle. Oui, certainement les neurosciences peuvent nous aider dans notre enseignement, dans notre approche, etc., mais dans 10 ans on parlera d'autre chose. Ce qui m'intéresse quand même dans ce livre, c'est quand le ministre écrit : « *aider les enfants à se projeter avec optimisme dans le futur* ». Quand on voit qu'il dit, « *il faut toujours*

prendre le parti de la vie »... Intéressant, j'aimerais bien discuter avec lui sur ce qu'il entend par « le parti de la vie ». Je ne suis pas sûr qu'on ait la même conception du « parti de la vie ». Et enfin pour citer un troisième exemple, « *Est-il seulement possible de parler d'amour quand on est ministre, alors que ce terme renvoie plus que tout autre au registre privé ? En même temps, il me semble indispensable de réintroduire cette dimension-là dans la vie collective.* » C'est le Ministre qui l'écrit. Les limites, évidemment, c'est que c'est un humanisme généreux, mais il manque un petit quelque chose, et vous connaissez la position du ministre, extrêmement dure sur la question de la laïcité. On est dans le laïcisme et pas dans une laïcité véritable bien comprise, en tout cas celle que nous partageons. Et pour moi, il y a une vraie limite là. En excluant, il ne permettra pas la société fraternelle à laquelle il aspire comme chacune et chacun d'entre nous.

Je crois qu'on ne peut pas laisser simplement au ministre le soin de penser à l'école de demain. Je crois que nous devons nous aussi nous poser cette question, et nous redire quelle école l'enseignement catholique veut. Et c'est bien d'abord par le sens que nous voulons aborder cette question de la prospective par exemple. Vous savez, c'était l'initiative de mon prédécesseur Pascal BALMAND, que nous avons lancé avec



les encouragements, et l'accord des évêques de France, une grande démarche prospective. Cette démarche prospective respectant le principe de subsidiarité auquel on est fortement attaché doit partir des établissements pour aller dans le diocèse, du diocèse à l'académie, de l'académie à la région, et de la région vers le national. Il n'appartiendra jamais au secrétariat général de l'enseignement catholique de dire à tel ou tel diocèse, vous devez fermer ça, ou ouvrir ça, ce n'est pas notre job et on ne le fera pas. Nous ne sommes pas le ministère de l'Enseignement catholique. En revanche, il est important que chaque acteur de l'Enseignement catholique, responsable, ait bien conscience de ce qui se vit autour de lui. C'est normal que sur ces questions-là, on ait tendance à voir d'abord son établissement. Et puis après, on arrive à ouvrir un peu sur le diocèse, un peu sur l'académie, de temps en temps sur la région. Mais il y a des régions comme vous le savez mieux que moi, la Nouvelle Aquitaine par exemple, qui est tellement vaste que c'est difficile d'avoir un sentiment d'appartenance, de partager cette notion d'intérêt général. Donc cette prospective ne doit pas être d'abord un alignement de chiffres et de décisions d'ouverture, de fermeture, de redéploiement, mais doit s'inscrire dans le projet que nous voulons pour l'Enseignement catholique. Ça n'a pas de sens sinon. Autrement, on peut prendre un tableur Excel, ce n'est pas difficile, et on y va ! Donc il faut que nous travaillions vraiment sur cette dimension-là, et j'ai proposé que nous organisions les 12, 13 et 14 octobre prochain un séminaire sur la prospective, séminaire qui rassemblera les directeurs diocésains, l'équipe de direction du secrétariat général évidemment, les présidents des organisations professionnelles de chef d'établissement, les quatre de l'éducation nationale et celui de l'enseignement agricole, le secrétaire général de l'URCEC, le secrétaire général du CNEAP, ainsi que le président de la Fnogec et le président de l'Apel. Le but de ce séminaire ne va pas être de prendre des décisions, mais de donner une impulsion, d'avoir une vision commune, une vision partagée. Et se dire : « Qu'est-ce que nous voulons ? Est-ce que nous allons permettre une nouvelle forme de solidarité ? Est-ce qu'on va favoriser des déplacements d'établissement, y compris au sein même d'un diocèse ? » C'est difficile. C'est difficile d'oser. Mais si nous n'osons pas avoir une dynamique prospective volontariste,

La démarche prospective respectant le principe de subsidiarité auquel on est fortement attaché doit partir des établissements pour aller dans le diocèse, du diocèse à l'académie, de l'académie à la région, et de la région vers le national.

l'Enseignement catholique perdra des élèves. Aujourd'hui, on est quasiment à zéro. On perdra des élèves, mais en même temps on ne peut pas non plus penser la prospective uniquement à travers des critères économiques. Peut-être qu'on peut faire le choix dans un diocèse, dans une région de dire, oui cet établissement-là économiquement ne peut pas vivre tout seul. Peut-être qu'il faudrait le fermer pour des raisons économiques, mais il faudra peut-être le conserver parce qu'il répond à un besoin local, parce qu'il s'inscrit dans la ruralité, ou pour les réponses d'accueil à un public d'élèves particuliers. Il y a des diocèses où il y a de vraies solidarités, où des petits sont portés par des gros, si j'ose dire. C'est possible, ça marche. Mais pour ça, effectivement, il faut avoir ce désir de sortir de son établissement, de son diocèse pour aller plus loin, pour voir au-delà. Les populations bougent, et il faut les suivre un petit peu. Là où il n'y a plus d'élèves, il n'y a plus d'école, là où il y a plus d'enfants, il y a plus d'écoles. Alors quand on a un internat, un lycée, etc., on peut avoir des déplacements importants. Quand c'est une école primaire, s'il n'y a plus d'enfants, il n'y a plus d'école. C'est triste. Vous savez, c'est une période où on annonce des fermetures d'établissement... Donc évidemment on l'expose au secrétaire général pensant que celui-ci a un quelconque pouvoir là-dessus, mais on écrit : « *C'est un scandale de voir fermer cet établissement, ma grand-mère, mon arrière-grand-mère a été élève, professeur...* » Je comprends, parce qu'il y a une charge affective forte, on est attaché à un établissement. Mais

en même temps, il faut être réaliste. Donc cette prospective doit vraiment avancer, ça va être un chantier qui va s'inscrire dans le temps, mais il faut que nous puissions avoir une vision la plus claire possible d'un point de vue des redéploiements, des postes qui sont retirés, redonnés, etc., au moins en avoir une estimation, même si évidemment il faudra réactualiser tout ça chaque année, notamment avec les gouvernements successifs parce que comme le soulignait Marie-Anne, si on essaye de travailler dans la durée, si, comme le dit le pape François, nous pensons que le temps est supérieur à l'espace, il n'en est pas toujours de même dans le monde politique qui nous entoure. Donc oui, il faut nous interroger sur l'école que nous voulons parce qu'il y a des mutations de notre société, parce qu'il y a des évolutions technologiques qui sont extrêmement importantes, parce que notre ministre se préoccupe du numérique, etc., parce que les défis écologiques, nous les connaissons,



parce qu'aussi l'Église vit elle-même une mutation importante. En s'interrogeant, on voit bien sur son mode de gouvernance, sur la façon dont on peut annoncer l'Évangile aujourd'hui. La question du développement intégral de la personne, de la relation à soi, donc aux autres, à Dieu, à la nature, doit être au cœur de notre projet. Il l'est certainement. Et parfois je me dis que nous avons certes évolué dans beaucoup de domaines, mais a-t-on a toujours vraiment pris la mesure de l'évolution finalement assez rapide du public que nous accueillons, des enseignants que nous accueillons, des personnels que nous accueillons ? Quand on parle d'une école d'explicitation, on annonce notre projet qui est enraciné dans l'Évangile de Jésus-Christ. Mais qu'est-ce que ça veut dire à des parents, à des enseignants, parfois des personnels,

être enraciné dans l'Évangile de Jésus-Christ quand on n'a jamais ouvert une page d'Évangile ? Donc il ne faut pas pleurer sur cette situation, parce qu'elles n'y peuvent rien, ces personnes. J'ai été frappé quand j'étais responsable de la formation en Île-de-France, quand je m'adressais à des jeunes enseignants en formation, jeunes ou vieux, jeunes dans l'expérience, mais pas toujours jeunes dans l'âge, qui avaient un désir de connaître. S'ils ne connaissent pas, ce n'est pas leur faute, c'est notre job. Il faut, du coup, qu'on soit capable de s'adapter pour que notre langage soit compréhensible, pour que notre message passe, et je pense - c'est pour moi une très forte espérance - que l'entrée par *Laudato Si*, par l'écologie est une excellente entrée, et chez les jeunes et chez les adultes, pas parce qu'on va surfer sur une mode, une préoccupation nationale, internationale, mondiale, sur le réchauffement climatique et autre, mais parce qu'aujourd'hui il y a une prise de conscience que toute consommation, tout gaspillage n'est pas la meilleure voie possible. Et je pense que cette entrée-là peut être très riche et positive.

Alors quelle école voulons-nous ? Nous pouvons aussi essayer de répondre à cette question à la lumière de ce que nous dit le pape François, qui nous rappelle que l'école catholique est un lieu de promotion de la personne. Et c'est bien là le cœur du sujet. Vous avez peut-être eu l'occasion de lire l'exhortation du pape à la jeunesse, *Christus Vivit*, dans laquelle le pape consacre plusieurs paragraphes très intéressants à partir du 221 sur l'école catholique. Et dans ce paragraphe 221, il dit la chose suivante : « *L'école est le lieu privilégié de promotion de la personne. Et c'est pourquoi la communauté chrétienne a toujours eu une grande attention envers elle, soit en formant des enseignants et des responsables, soit en instaurant ses propres écoles de tous les degrés. Dans ce domaine, l'esprit a suscité d'innombrables charismes et témoignages de saintetés - encore aujourd'hui certainement. Cependant, l'école a besoin d'une autocritique urgente. Si nous constatons les résultats de la pastorale de beaucoup d'entre elles, une pastorale centrée sur l'instruction religieuse est souvent incapable de susciter des expériences de foi durable. De plus, certains collèges catholiques semblent être organisés seulement pour leur préservation. La phobie du changement fait qu'ils ne peuvent pas*

tolérer l'incertitude et qu'ils se replient face aux risques réels ou imaginaires, que tout changement entraîne. L'école transformée en bunker, qui protège des erreurs de l'extérieur est l'expression caricaturale de cette tendance. En réalité, une des plus grandes joies d'un éducateur est de voir un étudiant se constituer lui-même comme une personne forte, intégrée, protagoniste et capable de donner. » Quel beau programme ! Mais c'est vrai que dans le contexte actuel, la tentation du repli sur soi, de transformer nos établissements en bunker peut exister. Il ne faut pas se voiler la face. C'est vrai que nous avons parfois des familles qui ont peur de l'extérieur et qui voient dans l'enseignement catholique une citadelle qui protégerait les enfants des difficultés du monde qui les entoure. Oui, le pape nous invite aussi à avoir, et ce que disait Jean-Marie PETITCLERC dans son témoignage, « *une pastorale vécue au quotidien qui soit signe de quelque chose* ». Il est là notre projet. Et il est enthousiasmant, extraordinaire. Et il répond aujourd'hui, je crois plus que jamais, au besoin de notre société. On a de la chance de porter un tel projet. Alors le Pape, dans le même esprit, le 12 septembre dernier, a pris de court un peu tout le Vatican, en annonçant un appel à « *unir nos efforts dans une vaste alliance éducative pour former des personnes mûres capables de surmonter les morcellements et les oppositions, et recoudre le tissu des relations en vue d'une humanité plus fraternelle.* » Donc il invite le 14 mai prochain à Rome, une grande rencontre autour du thème « *reconstruire le pacte éducatif mondial* ».

**Le pape nous invite
à avoir le courage
de placer la personne
au centre, le courage
d'investir les meilleures
énergies avec créativité,
responsabilité, le courage
de former des personnes
disponibles pour servir
la communauté.**

Bien sûr, la préoccupation environnementale est présente dans cet appel, mais il s'agit bien de construire en quelque sorte un parcours éducatif adapté au temps. Le pape nous dit, dans son message assez court – vous l'avez sans doute lu pour un certain nombre – « *une éducation qui sache être porteuse d'une alliance entre toutes les composantes de la personne. Entre l'étude et la vie, entre les générations, entre les enseignants, les étudiants, les familles, la société civile, selon leurs expressions intellectuelles, scientifiques, artistiques, sportives, politiques, entrepreneuriales et solidaires.* » Le Pape ne voit pas seulement le monde scolaire mais aussi le pacte éducatif mondial, repenser tout l'accompagnement dans l'éducation, de la naissance jusqu'à... Donc le pape nous invite à avoir du courage, à avoir le courage de placer la personne au centre, le courage d'investir les meilleures énergies avec créativité, responsabilité, le courage de former des personnes disponibles pour servir la communauté. Et il termine : « *et à partir de là, chacun de nous est invité à être protagoniste de cette alliance, en prenant un engagement personnel et communautaire pour cultiver ensemble le rêve d'un humanisme solidaire répondant aux attentes de l'homme et au dessein de Dieu.* »

C'est bien ce que je pense, nous pouvons vivre tous ensemble dans le cadre du projet de l'enseignement catholique. Il ne s'agit pas de réécrire le projet de l'enseignement catholique, mais il s'agit peut-être de le relire, et on insistait sur cette relecture permanente, à savoir si vraiment ce que nous vivons correspond à ce que nous souhaitons vivre. C'est toujours compliqué de chercher cette cohérence, c'est le défi de toute une vie, entre le dire et le faire. À l'URCEC, les tutelles ont réfléchi sur une relecture en regardant ce que voulaient leurs fondateurs. Sont-ils encore proches de leurs fondateurs, ou se sont-ils un peu éloignés ? Qu'est-ce que veut dire « vivre le charisme du fondateur » au XXI^e siècle ? Ce sont des vraies questions et nous ne devons pas nous reposer sur nos lauriers. On ne pourra pas promouvoir et soutenir un enseignement catholique uniquement par l'excellence de nos résultats aux examens, ou parce que chez nous, c'est plus sécurisé ou parce que... etc., et certainement pas en comparaison avec ce qui se vit dans l'enseignement public. On voit bien que l'enseignement public bouge, et

certaines de vos collègues nous rapportent bien que, par exemple, les mesures prises par notre ministre sur le dédoublement des classes de CP / CE1 dans les zones fragiles retirent des élèves dans certains de nos établissements. L'autre organisation professionnelle de chefs d'établissement du degré d'enseignement général avait choisi un thème autour de l'effet chef d'établissement. Oui, je crois vraiment qu'il y a un effet chef d'établissement, positif, parfois négatif. Vous ne vous en rendez peut-être pas compte, en tout cas moi j'ai réalisé pleinement l'effet chef d'établissement quand je n'étais plus chef d'établissement. C'est en observant les chefs d'établissement du diocèse, que j'ai vraiment réalisé qu'il y avait un effet chef d'établissement.

Alors pour vivre ce projet, on ne peut pas le vivre seul, et c'est bien pourquoi ce document a déjà été évoqué, et par Bertrand VAN NEDERVELDE hier soir, et par Benoît SKOURATOKO, et par Marie-Anne LEDUBY, donc on ne va pas trop insister, mais ça veut dire que c'est un document important ou alors que c'est obsessionnel de l'enseignement

catholique... ! On pourra vivre pleinement ces évolutions, ces mutations nécessaires, cette réflexion que nous engageons, si on est vraiment dans la responsabilité en partage. Sinon ça ne fonctionnera pas. Et je voudrais dire que cette responsabilité en partage, elle commence déjà dans la façon dont vous vivez, le pilotage des groupes scolaires. Le texte sur le pilotage des ensembles scolaires a donc été voté, il doit être mis en pratique. Il ne faut pas que

Si on prend un temps de relecture en partant d'abord de ce qui a été pour l'équipe éducative, pour vous, des chemins de réussite, cela va vous donner le moral.

ce texte, ce nouveau mode de pilotage proposé, inquiète ou donne l'impression que, soit ça va être le bazar, soit je vais perdre du pouvoir, soit les deux, bazars et pouvoir, que ce n'est pas bien et que de toute façon les chefs d'établissement du premier degré, certes ils sont chefs d'établissement depuis le nouveau statut, mais en même temps... vous connaissez les arguments. Moi, je suis absolument convaincu, et ça rejoint ce que disait Marie-Anne sur la bienveillance entre adultes, je

suis absolument convaincu que si, à la tête d'un ensemble scolaire, les chefs d'établissement un, deux ou trois sont capables de vivre d'une façon très positive ce nouveau mode de pilotage, ça sera extrêmement dynamisant pour toute la communauté éducative, et vous serez un signe positif que la responsabilité en partage, ça marche et c'est efficace. Donc n'ayez pas peur, malgré peut-être vos réticences que je peux comprendre, mais n'ayez pas peur de mettre en route ce texte, de l'appliquer, d'y réfléchir avec vos collègues du premier degré, pour changer d'état d'esprit dans le mode de pilotage. Ce pilotage d'établissement des ensembles scolaires, il faut vraiment qu'on le valorise, parce que ça va créer une vraie dynamique. Aujourd'hui, on essaye de décloisonner.

Donc il faut bien que nous soyons tous dans cette dynamique de la responsabilité en partage et je voudrais, sans revenir sur le document que vous connaissez par cœur, vous dire deux choses. La première chose c'est que c'est un document collector puisqu'il est préfacé par Pascal et que la postface a été écrite par moi-même. Donc c'est le seul document dans l'histoire de l'enseignement catholique qui est signé des deux secrétaires généraux. La deuxième chose, c'est que ça fait un excellent instrument de travail. Si j'étais encore chef d'établissement, je pense que j'aurais utilisé ce document pour animer les conseils d'établissement. Donc je ne vais pas reprendre ce document, mais j'aimerais insister sur l'importance du temps de relecture. C'est compliqué pour chacun d'entre nous parce qu'on est pris dans un engrenage, mais je suis de plus en plus attentif à cette question-là, parce qu'elle peut faire du bien. Parce que quand on prend le temps de se poser sur ce que l'on a mis en œuvre, ce qu'on a essayé de vivre dans nos établissements, si au mois de juillet on est ennuyé par un certain nombre de familles qui nous menacent de procès, parce que le gamin n'a pas été admis dans la classe supérieure, on peut être un peu au bout du rouleau, en disant « vivement les grandes vacances ». Mais si on prend ce temps de relecture en partant d'abord de ce qui a été pour l'équipe éducative, pour vous, des chemins de réussite, eh bien cela va vous donner le moral. Et faites-le aussi pour vous-même, prenez ce temps de relecture. Qu'est-ce que j'ai fait de beau et de bien cette année ? Combien d'élèves vous avez ressuscités, qui perdaient confiance en

eux, qui étaient dans le fond du trou, qui étaient en échec scolaire, voire en rupture scolaire, et que vous avez rattrapé ? Pas tout seul, bien sûr, ce n'est pas vous tout seul mais vous avez permis ça. Combien de personnels vous avez accompagnés, qui étaient dans des situations personnelles et familiales difficiles et que vous avez accompagnés, aidés, que vous avez promus en leur proposant des formations professionnelles, etc. ? Dans l'année, vous avez plein d'exemples comme ça, de gamins qui n'étaient pas bien et qui, grâce à l'énergie de toute la communauté éducative, ont pu se redresser. Partez de vos chemins, de vos communautés éducatives. Il faut leur donner la pêche et savoir dire aux profs : « *Merci ! C'est super ce que vous avez fait* ». Si on démarre toujours avec le négatif, on ne verra que le négatif et on ne gardera que le négatif. Il faut savoir valoriser le travail des personnes qui vous entourent, valoriser votre travail, pas en se disant le matin : « *Je suis beau, comme je suis bon, l'école ne tournerait pas sans moi !* » Mais si, l'école tournera sans vous ! C'est capital et ça donne la pêche ! Il faut donner la pêche, des raisons d'avoir la pêche à nos équipes enseignantes, personnels admiratifs, éducatifs, etc. Partez du positif ! Donc ce document nous invite à la relecture. Prenez le temps de la relecture !

Ce document aussi insiste sur la parole des jeunes, et là je voudrais dire, sans aucune démagogie, qu'il est de plus en plus important aujourd'hui d'associer les jeunes davantage. Ceux qui étaient aux Mureaux au mois de mars dernier peuvent en témoigner. Au colloque que Pascal BALMAND avait organisé autour de la responsabilité en partage, étaient invités des jeunes étudiants de BTS, de lycées pros, etc. On est toujours étonné de cette capacité qu'ont les jeunes à dire les choses, à proposer des choses. Je pense que là on a une carte à jouer, à nous d'imaginer sans démagogie. Certains diocèses, au moins trois à ma connaissance, sont en train de mettre en place un Codiél, un comité diocésain des élèves. Ils vont créer une instance diocésaine avec des élèves représentants, plutôt lycéens. Vous faites déjà cette expérience avec les élèves délégués, mais je pense qu'on pourrait aller plus loin dans la façon dont on associe les jeunes pour donner du sens. Alors je n'ai pas de solution miracle, c'est facile, en fait j'ai un poste super-facile parce que je peux dire plein de choses, les gens m'écoutent à peu près et en plus ce n'est pas moi qui suis chargé de les exécuter, donc c'est formidable. Il y a aussi la question des familles et je suis assez frappé que dans son petit bouquin Jean-Michel BLANQUER



parle un peu des familles, il en parle, mais un petit peu, pas beaucoup. Là aussi il faut qu'on associe davantage nos familles, parfois les familles ne sont pas très présentes, c'est vrai, mais je pense quand même que c'est important de travailler cette question-là. On ne peut pas d'un côté affirmer dès le premier article de notre statut de l'enseignement catholique que la famille est le premier éducateur de son enfant, et en même temps ne pas réinvestir ce champ-là. C'est pour moi, en tous les cas, une question importante.

Alors pour relever un peu tous ces défis, je crois, et je l'ai dit tout à l'heure, que notre école catholique a vraiment toute sa place et de plus en plus sa place. Je pense que c'est le moment, et même encore plus qu'hier, pour que nous répondions vraiment au défi de notre société et aux difficultés de notre société.

Quelques dossiers plus concrets que je voudrais commenter rapidement...

La question de la formation initiale et de la formation continue est essentielle si l'on veut répondre à notre mission, à commencer par la formation initiale et continue des chefs d'établissement. Je me réjouis de voir à quel point on a pu monter

en qualité et en contenu. Je me réjouis que la formation initiale des chefs d'établissement soit pensée premier et second degré en même temps, avec bien sûr des temps spécifiques pour les chefs d'établissements du premier degré, et pour les chefs d'établissement du second degré. Tous les témoignages qu'on a pu recueillir notamment sur l'année de détermination où il y a cette rencontre entre premier et second degré sont extraordinairement positifs. Il va falloir continuer à bien travailler là-dessus, parce que vous recevez une mission, et vous savez mieux que moi que vous exercez un métier qui demande des compétences. Nous avons besoin de professionnels. Il en est de même évidemment pour les enseignants. Et comme on a toujours peur de s'ennuyer une fois qu'on a bien calé les choses, on a un ministre qui nous fait une nouvelle réforme. Même si on n'y voit pas encore totalement clair dans la réforme de la formation initiale des enseignants, il va y avoir de nouveaux défis, des idées nouvelles, des questions qui se posent, mais la qualité de ce que nous pouvons proposer au sein de nos ISFEC doit être vraiment exceptionnelle. On a là un moyen en plus d'accompagner nos enseignants et il en est de même évidemment pour la formation continue, de même pour les personnels, etc. La formation est un enjeu majeur pour l'enseignement catholique



parce que sinon on peut écrire le plus beau projet que l'on veut, s'il n'est pas porté par les acteurs, ça ne marchera pas. D'où l'importance du texte sur la formation qualité voté par le CNEC en juin dernier et que nous commençons à mettre en œuvre, notamment avec la constitution du conseil national de la formation. Mais dans ce domaine comme dans les autres, se pose aussi la question de la solidarité du financement de la formation et le texte prévoit la création d'un fonds pour financer la formation, car nous savons aujourd'hui notamment, que la formation des chefs d'établissement ne pourra plus être financée totalement, voire pas du tout dans certains cas, sur les fonds Formiris ou ex-Opcalia.

Deuxième élément qui répond à cette question : « *Quelle école voulons-nous ?* » Nous poursuivons la politique en faveur des réussites. Cette année pour la rentrée 2020, sur les 213 emplois qui vont retomber dans les académies, 113 sont en faveur de la politique pour les réussites. Pour nous c'est un enjeu majeur parce que nous devons encore améliorer la mixité sociale et scolaire de nos établissements. Comme je le dis toujours, on a des lieux d'implantations qui font qu'il n'y a pas de mixité sociale dans le lieu où on habite, donc c'est compliqué. Mais on doit continuer à progresser là-dessus. De même on a réattribué pratiquement la totalité des 50 emplois qui avaient été attribués aux établissements à moyens éducatifs renforcés, qui avaient des projets bien spécifiques et qui rentraient dans le champ de l'éducation prioritaire. Mon souhait, et je l'ai dit au ministre qui l'a accepté par principe, c'est que d'une façon ou d'une autre, l'enseignement catholique participe à la politique d'éducation prioritaire. Pas à n'importe quelle condition, pas à n'importe comment, mais en tous les cas je souhaite que nous soyons pleinement associés à la politique d'éducation prioritaire du gouvernement, qui va être redéfinie à la rentrée 2021. Mais il faut que nous y soyons associés.

Et puis aussi un enjeu majeur, c'est la promotion de toutes les formations professionnelles du CAP au bac +5. Avec toute cette réforme, on a beaucoup parlé de la réforme du bac général, mais n'oublions pas la réforme du bac professionnel qui est tout aussi importante, qui concerne certes moins d'élèves, mais là on touche une réforme très profonde avec des questions qui restent en suspens, notamment

sur la mixité des publics en bac professionnel, mais on pourrait en citer d'autres et vous les connaissez mieux que moi. Nous avons donc un défi à relever, et nous allons traverser une zone de turbulence avec un certain nombre d'établissements qui vont arriver dans un système de concurrence assez forte autour de l'apprentissage. On a la problématique de la taxe d'apprentissage qui finançait nos investissements dans les lycées technologiques qui va être réduite... Il y a plein de questions qui se posent et nous ne pouvons pas accepter que l'enseignement catholique ne soit plus présent dans les lycées professionnels, dans les formations professionnelles ou professionnalisantes. Sinon ça veut dire qu'on laisse sur le carreau un certain nombre de jeunes qui ont besoin de nous. Nous avons un savoir-faire. Nous avons du talent, nous avons de l'ambition, il faut que nous y allions, mais c'est compliqué... d'où le salon Excellence Pro, et bien sûr je vous y attends tous. Je vous y attends avec au moins 10 professeurs, parce que ça s'adresse aussi aux enseignants de quatrième, troisième, parce que l'orientation, la réflexion sur l'orientation se prépare en amont, vous le savez mieux que moi. Donc c'est un enjeu important ce salon ! Les quatre ministres concernés nous ont donné leur patronage, des évêques vont se déplacer, dont Mgr ULRICH, président du conseil épiscopal pour l'Enseignement catholique... Eh puis il y aura des suites parce qu'il faut qu'on accompagne ça. C'est dans cet esprit-là qu'a été créée avec les chefs d'établissement, le secrétariat général et RenaSup, l'agence Excellence Pro, pour soutenir et accompagner cette réforme. C'est très important.

Autre point qui me semble important, c'est que si on promeut la mixité sociale et scolaire dans l'Enseignement catholique, ça ne veut pas dire qu'il faut être exclusif et donc que c'est au détriment - on va caricaturer - des gros bourgeois élitistes. On a besoin de ces établissements-là, la richesse de l'enseignement catholique,

L'enseignement catholique poursuivra la politique en faveur des réussites. C'est un enjeu majeur parce que nous devons encore améliorer la mixité sociale et scolaire de nos établissements.



c'est sa diversité et c'est bien que tous les types d'établissements existent. Mais aujourd'hui, c'est certain qu'entre ouvrir une sixième pour renforcer un peu plus un établissement qui a déjà tous les moyens et toutes les richesses en termes d'élèves, et permettre l'ouverture d'une sixième au fin fond du Cantal parce que, par miracle, enfin il y a des jeunes dans le Cantal, eh bien on choisira sans doute le Cantal. Mais il faut aussi qu'on permette la réalisation de projets comme celui de Lyon, où un gros établissement ayant la capacité financière, technique, etc., va créer une annexe dans un lieu de forte mixité sociale. Nous pouvons remercier ce gros établissement lyonnais de porter un tel projet.

Tout ça rejoint la question de la solidarité. Et la question, c'est : « *comment annoncer la bonne nouvelle de Jésus-Christ aujourd'hui ?* » C'est ce que nous disait le pape.

Pour terminer, je dirais que tous ces changements sont nécessaires. Toutes ces évolutions attendues peuvent inquiéter, interroger, mais ma confiance est réellement en vous pour relever ce défi. Et je sais que déjà au sein de nos établissements se vit notre caractère propre, que ça se sent dans nos établissements qu'il y a quelque chose de particulier. C'est pour cela qu'on n'aura jamais la même chose dans le public, parce qu'on est animé d'autres choses. Et cela est peut-être aussi en partie lié à la façon dont vous vivez votre métier, votre mission. S'il y a une chose qui ne changera jamais, je l'espère, dans l'Enseignement catholique, et qui ne changera sans doute jamais pour l'enseignement public, c'est que dans l'enseignement public, le chef d'établissement se situe dans une perspective de carrière, et donc bâti

sa carrière, et sait que s'il veut terminer à Henri IV, il faut qu'il passe par Montfermeil. J'exagère un petit peu, mais il acquiert des points. Et s'ils ne sont pas tous comme ça, cette affaire de carrière change beaucoup les choses. C'est-à-dire que le chef d'établissement ne se projette pas forcément parce qu'à quatre, cinq ans, s'il a une opportunité, il va bâtir pour arriver à ce qu'il appelait le Graal. Je ne suis pas naïf, ça peut exister chez nous - pas

Vous êtes la clé de voûte de l'édifice. Sous cette voûte nous accueillons les enfants et les jeunes. Mais nous savons aussi qu'une voûte, si les bases ne sont pas solides, si les piliers ne sont pas solides, ça ne sert à rien, votre clé tombera et vous tomberez avec.

à des adhérents du Synadic. Mais globalement ce n'est pas ça. Combien de chefs d'établissement j'ai entendu me dire : « *je suis chef d'établissement d'un petit collège, je n'ai aucune envie d'avoir un gros ensemble scolaire, pas parce que c'est mon confort mais parce que ce qui me plaît, c'est de déboucher les toilettes tous les matins, c'est de changer les ampoules...* » Et puis d'autres au contraire qui vont être davantage heureux dans tel ou tel établissement. C'est-à-dire qu'on répond à un appel, parce que toute mission confiée par l'Église, c'est toujours un appel, même s'il peut être provoqué d'une façon ou d'une autre. C'est toute la différence, c'est-à-dire que cet esprit, la façon dont vous vivez votre mission, je pense que ça déteint forcément sur l'ensemble de la communauté éducative, et ça, c'est un bien précieux, surtout gardez-le, conservez-le. Le temps long, ça ne veut pas dire non plus 25 ans dans le même établissement, tant pis pour ceux qui sont déjà depuis 25 ans dans leur établissement, parce que je pense que ce n'est pas sain non plus. Mais, nous ne sommes pas dans le carriérisme et c'est

quelque chose qui me semble très important, et je le dis sans aucune démagogie. Je pense réellement que vous êtes la clé de voûte de l'édifice, que sous cette voûte nous accueillons les enfants et les jeunes. Mais nous savons aussi qu'une voûte, si les bases ne sont pas solides, si les piliers ne sont pas solides, ça ne sert à rien, votre clé tombera et vous tomberez avec. Si vous n'êtes pas bien dans votre mission, si la clé est mal positionnée qu'elle se casse la figure, tout va se casser la figure. Donc il faut vraiment que tout soit bien ajusté, mais vous demeurez la clé de voûte du système, indispensable sur le temps qui vous est donné, parce que s'il y a dysfonctionnement du chef, ça dysfonctionne à peu près partout car, c'est vrai, vous avez une réelle autorité et c'est bien et c'est nécessaire - les mots autorité et pouvoir ne sont pas des gros mots, le Christ avait beaucoup d'autorité et un certain pouvoir - donc vous avez une autorité, et cette autorité vient d'abord de la mission qui vous a été confiée par vos tutelles ; elle vous vient de vos compétences professionnelles, de vos charismes, et vous avez un réel pouvoir - dans l'enseignement catholique c'est sans doute vous qui avez le plus de pouvoir. En tout cas vous en avez beaucoup plus qu'un directeur diocésain, et le directeur diocésain

a beaucoup plus que le secrétaire général... J'ai une autorité qui m'est donnée, mais ce pouvoir est très limité, ce qui oblige forcément à exercer son autorité d'une certaine façon. Donc cette autorité et ce pouvoir, qui sont une belle et bonne chose, je crois que nous devons toujours nous interroger sur la façon dont nous la vivons. Est-ce que nous la vivons avec une recherche de satisfaction personnelle, d'avantages, il y a toujours un peu des deux de toute façon - il ne faut pas être masochiste pour être chef d'établissement - ou est-ce que nous essayons de vivre ce pouvoir à l'image du Christ serviteur ? C'est ce que nous avons chanté tout à l'heure à la fin de la célébration, « pauvre serviteur qu'il a choisi pour l'annoncer ». Est-ce que nous sommes les pauvres serviteurs que ce Seigneur a choisis pour annoncer la bonne nouvelle du Christ ? En tout cas ce que je vous souhaite, c'est de vivre votre mission, votre métier, avec passion, avec joie, ça c'est important, et que cette joie vous soyez en mesure de la transmettre pour qu'à leur tour ceux qui vous entourent soient porteurs de cette joie qui nous habite.

Philippe DELORME





L'immédiateté informatique

Dans le numéro précédent (n°120) de notre toujours bulletin préféré, je partageais avec vous la violence de l'immédiateté à laquelle nous sommes tous confrontés chaque jour, chaque heure, et parfois même plus. Mais il manquait à ces quelques lignes la violence sournoise, insidieuse et trop souvent chronophage de l'outil informatique, au cœur de notre métier et de nos fonctionnements. Alors que la bienveillance nous rassemblait par groupes de 6 ou 7 le 29 janvier dernier lors de notre Assemblée générale rebaptisée « rencontre annuelle » pour des échanges riches et emplis d'espérance, quid d'outils et de leur place dans nos vies professionnelles ?

Nos collègues du public publient un livre noir sur les pratiques informatiques afin d'alerter le ministère sur les dérives chronophages liées à ces outils censés nous faciliter la vie. Il y a là, j'en suis certain, une piste de travail évidente quant à l'accompagnement que devraient nous apporter ces logiciels et nos instances. Quand les enquêtes succèdent aux enquêtes, quand les remontées d'effectifs, de moyens et autres chiffres se superposent, quand la gestion des

ressources humaines tourne au labyrinthe, il est urgent de s'inquiéter de ces pratiques multiples.

Quel sentiment étrange, mêlant stupeur, inquiétude et résignation, quand, après deux journées passées à Paris pour notre rencontre annuelle de notre noble organisation professionnelle, il est venu le temps d'allumer son ordinateur et de se trouver seul, face à une boîte mail. S'affiche après quelques secondes une foulditude de mails non lus, classés par minute

de réception, témoins d'une immédiateté violente et récurrente. Entre mails sans intérêt, mails en double ou triple exemplaire, mails urgents et pourriels en tous genres, la priorité est au tri sélectif. Sans rien perdre. Le Chef d'établissement devient alors un explorateur, un défricheur, un démineur. Muni de sa souris, de son clavier et d'une savante dose de patience, il traque, guette, fouille chaque recoin de sa boîte de réception, sans omettre la boîte où se cachent les spams, dans le cas où un message plus taquin que les autres, et pourtant important, s'y serait glissé. Il faut alors répondre ou classer, ou jeter. Une réponse immédiate à des parents impulsifs, à une institution impatiente ou à une enquête pour hier peut-être hasardeuse, tant l'immédiateté brouille l'écoute et perturbe les relations. Mais la bienveillance nous guide. Le « speed-mailling » peut aussi générer une communication difficile, dangereuse, transformant parfois le chef d'établissement en aveugle (pardon, un non-voyant) se promenant au bord d'un précipice.

Par chance, l'État met à notre disposition un vaste panel de logiciels, d'accès, d'outils, afin de nous aider dans nos fonctions. L'État est ainsi bienveillant mais surtout attentif à ses deniers, transférant depuis quelques années sur nous et nos secrétariats des charges qui lui incombaient autrefois. Outils parfois (c'est mon côté politiquement correct quand je minimise les aspects négatifs) hermétiques, loin de nos réalités, peu intuitifs (là aussi, je suis très politiquement correct) mais que l'État s'évertue à rendre plus aimables à l'aide d'acronymes sympathiques et rassurants : ASIE, CYCLADES, on voyage, PERCEVAL, qu'il faut correctement saisir sous peine de se faire appeler Arthur ou encore SIECLE dont la légende n'est plus à faire (pardon pour cet humour médiocre mais ça me détend et j'en ai besoin dès que j'entends clé OTP). Que n'ont-ils pas mieux nommé TRM et STS WEB dont les noms seuls font frémir d'angoisse, dont la rigidité se heurte trop souvent à nos fonctionnements et dont les services d'assistance en cas de bug ou d'incohérence, au regard des délais de réaction, fonctionnent

Le « speed-mailling » peut aussi générer une communication difficile, dangereuse, transformant parfois le chef d'établissement en aveugle se promenant au bord d'un précipice.



“That’s usually not a good sign.”

au même rythme que la médecine du travail. Je propose ainsi de rebaptiser TRM en AMOUR (Association des Moyens Organisés et Unifiés pour la Rentrée). Ainsi, dès réception de notre DGH, la saisie des moyens en février mars deviendra un plaisir. Quant à STS, l'imagination me manque mais heureusement qu'un fonctionnaire zélé eut l'idée d'ajouter « web » afin d'écartier toute ambiguïté, ainsi qu'un T intermédiaire pour « Structures et Services ». Qu'aurions-nous pensé d'un SS Web ?

Pour ne pas être en reste, aux logiciels rectoraux s'ajoutent ceux de l'enseignement catholique. Le contrôle de tous ces outils est souvent difficile. Ange, Onde, Gabriel, FormElie, Charlemagne, Agate ou encore Isidoor, pour ne citer qu'eux, accompagnent nos vies. Je n'évoquerai ici ni les imperfections, ni les bugs que des mises à jour répétées parviendront sûrement à corriger. Là encore, chacun rivalise de créativité dans la nomination de ces accès, transformant nos sites favoris en véritable cabinet des curiosités. Si les intensions sont louables, ces sites destinés à alléger nos charges de travail se superposent tels un mille-feuille. Les yeux rivés sur nos écrans, nous perdons de vue la ligne d'horizon pour ne plus voir que la barre-outil et menus déroulants. Et chacun cherche le moyen de se faciliter le travail dans ce maelström

Combien d'entre-nous errent tristement dans le labyrinthe webistique que nous imposent nos institutions ?

informatique. Je vous ferai grâce des « erreurs système », des saisies à faire et refaire pour cause des difficultés de ces logiciels à communiquer entre eux. Faire et refaire, c'est travailler et dans l'Enseignement Catholique, nous sommes des travailleurs acharnés. Dernièrement,

Formiris Nouvelle Aquitaine

propose aux administrateurs la déclaration des frais de déplacement via l'application Carlabella... Le nom est séduisant, bienveillant, mais flûte et reflûte. Une saisie infinie de renseignements multiples, jusqu'aux informations détaillées de la carte grise du véhicule. Encore du temps.

Enfin, cerise sur le clavier, nos matériels (PC ou Mac) et nos vitesses de connexion, conditionnent l'utilisation de ces services. Pannes, lenteurs, virus, mises à jour interminables, cybercriminalité et autres impondérables viennent sournoisement nous mettre des bâtons dans les flux de données. La panne est inacceptable, le virus est malveillant, la coupure internet terrifiante au risque de perdre le contact avec le temps qui file. Faut-il se réjouir d'avoir la fibre, non pas la sensibilité dans tout ce qu'elle a de profond, de personnel, mais de jouir d'une vitesse de connexion de plus en plus rapide ? L'immédiateté en deviendra encore plus violente.

En écho de notre rassemblement professionnel des 29 et 30 janvier dernier sur le thème de la bienveillance, Philippe DELORME, lors de son intervention, évoquait le besoin d'être des professionnels, d'avoir des compétences au service de la bienveillance, sans omettre d'être, avant tout, bienveillant pour soi-même. Mais quid, dans le cadre de la formation initiale ou continue des chefs d'établissement de l'informatique et ses méandres ? Est-ce une compétence innée, une condition préalable ? Combien d'entre nous errent tristement dans le labyrinthe webistique que nous imposent nos institutions, des heures, des jours à ne rien faire d'autre, œuvrant de mille stratagèmes pour en sortir, à la recherche de clés, de ressources, de guides ?

Lors d'une mutation, la passation de pouvoir doit aussi tenir compte de la transmission de tous les codes d'accès, identifiants et mots de passe, au risque que le collègue perde un temps infini à les retrouver ? Avec la mécanisation, on pensait être passé de l'ère de la peine à l'ère de la panne. J'ai l'impression qu'avec nos systèmes informatiques actuels, ses incohérences, ses fragilités, ses menaces, nous associons maintenant les deux : peine et panne. Mais comme je crois, comme j'espère en la bienveillance de chacun et en l'intelligence humaine, une question me vient, dont chacun jugera si elle est utopique en emplie d'espérance : à quand une formation solide des chefs d'établissement sur ce domaine et à quand un outil unique, communiquant, fiable et bienveillant ?

Laurent PAUTRAT





C'est vraiment mieux ailleurs ? Cambridge

Normalien et agrégé de Lettres classiques, Barthélémy ENFREIN a eu l'occasion, dans le cadre de ses études, de partir quelque temps à Cambridge enseigner le français. Son récit nous donne l'occasion de pousser la porte du système éducatif anglais et d'en découvrir quelques curiosités.

Par un beau jour de juillet, dans l'altière quoique bruisante d'agitation cour aux Ernests de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, j'apprenais que je rejoignais les rangs des élèves de cette institution. Après deux années de master à consulter, mi-révérant, mi-amusé, des manuscrits grecs et syriaques contenant des textes exégétiques de Cyrille d'Alexandrie, j'ai préparé et ai été reçu au concours de l'agrégation de lettres classiques. S'est alors posée la question de la façon dont j'allais employer les années de scolarité à l'ENS qu'il me restait à faire. Hésitant quelque peu sur mon orientation, j'ai choisi d'aller effectuer un stage de six mois à la chancellerie politique de l'Ambassade de France à Athènes. La Grèce, pays de notre désir selon Nietzsche, au moins du mien après avoir passé tant de soirées

à lire attentivement les mots des Anciens, m'offrit un séjour instructif et plaisant, entre rapports sur la crise migratoire et sur les questions européennes d'une part et la découverte des sites antiques et des îles méditerranéennes d'autre part. Ce séjour achevé, s'offrait de nouveau la possibilité de partir à l'étranger, en pays anglophone cette fois-ci, et avec une mission d'enseignement. À l'heure où l'anglais est devenu lingua franca, il n'est jamais tout à fait inutile de pouvoir passer une année en immersion, et puis, dispenser des cours de français pouvait me donner un avant-goût de ce qu'est l'enseignement et contribuer à me forger une idée de mon avenir.

Octobre 2019, encore une journée ensoleillée, comme pour faire mentir les mauvaises langues, je

remonte donc le chemin d'accès au Jesus College de Cambridge (UK) pour être le lecteur de français de cet établissement et de Christ College (ça ne s'invente pas). Ce qui frappe de prime abord, c'est l'environnement et le bâtiment en lui-même. Mon Collège, l'endroit où j'allais enseigner, manger, dormir, est un ancien monastère fondé au XII^e siècle par des bénédictines de la région de Poitiers. Il fut transformé en établissement universitaire en 1486. De l'époque des religieuses demeurent la chapelle, le cloître, le quadrilatère autour du cloître dont la salle capitulaire qui sert aujourd'hui

de salle des profs. La trace de la longue psalmodie des nonnes et de ces cohortes de jeunes gens studieux qui se sont succédé reste, d'une manière ou d'une autre palpable.

C'est l'occasion de souligner un point de divergence avec le système français. À Oxford et Cambridge, les étudiants vont à l'université, dans leurs faculties pour y suivre leurs cours magistraux et leurs TD, puis ils rentrent dans leur Collège. Les collèges, ce sont un peu les maisons de Poudlard dans Harry Potter. Les élèves de différents cursus y ont leurs supervisions, c'est-à-

dire un cours avec un professeur par groupe de deux ou trois élèves, ils y mangent, ils y dorment, ils y font du sport. Les élèves cantabrigiens sont très attachés à leur Collège et ce sentiment d'appartenance est fortement encouragé. Plus qu'une vie de campus, c'est une vie de communauté ; enseignants et élèves partagent un même lieu de vie, une même salle à manger. Précisément, dans la grande salle à manger du Collège, datant du XVII^e siècle., au-dessus des armoiries du Royaume-Uni, est mise en exergue cette citation psalmique : « *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum* » (Ps 133, 17) soit « *qu'il est bon et qu'il est agréable pour des frères d'habiter dans un même lieu.* » Avant d'être un lieu d'enseignement, le Collège est un lieu de vie entre pairs.

En tant que lecteur de français, j'avais à assurer des supervisions, les cours à deux ou trois étudiants que j'évoquais plus haut, pour les élèves de 1^{re}, 2^e et 4^e année de licence de français. J'aidais les étudiants de première année à se préparer à un oral sur un article de presse française.



Avec ceux de deuxième année, nous faisons du thème, la traduction d'un texte de littérature en anglais vers le français, et de la compréhension audiovisuelle. Enfin, les étudiantes de quatrième année préparaient une dissertation sur le thème de l'identité française. Pour intégrer un Collège de Cambridge, il faut avoir présenté un dossier avec toutes ses notes du lycée et une lettre de motivation assortie de lettres de recommandation. Si le Collège juge qu'un dossier est prometteur, il convoque le lycéen pour plusieurs tests écrits et au moins deux oraux. La sélection est drastique : en décembre dernier, après avoir interrogé à l'oral une trentaine d'élèves sur un extrait de *Désert de Le Clézio*, nous n'avons validé l'admission que de quatre d'entre eux. Ainsi, il va de soi que lorsque l'on fait cours, l'on a face à soi des étudiants qui, à tout le moins, sont très bons dans la matière qu'ils étudient. Toutefois, là encore, le système diffère de l'idéal français. En effet, après l'équivalent du brevet (le GCSE), les élèves de Grande-Bretagne ne choisissent plus que trois matières, parfois quatre dans les meilleurs établissements privés, qu'ils vont travailler à fond et qu'ils présenteront pour l'équivalent du baccalauréat, les A Levels. Les étudiants de première année doivent résumer et commenter l'article de presse française qui est soumis à leur sagacité. J'ai été un peu surpris, pour ne pas dire plus, à l'occasion des commémorations du

centenaire de l'armistice de 1918, de découvrir qu'ils n'avaient, pour la plupart, pas fait d'Histoire depuis leurs 14 ans et que donc leur connaissance du conflit était lointaine et très peu précise. Le même sentiment m'habita lorsqu'ils m'avouèrent qu'ils n'avaient jamais entendu parler de Socrate ou de Platon. Certes, les étudiants anglais sont doués dans leur spécialité dès la première année d'université mais c'est parce qu'ils se spécialisent dès le lycée. Cela se fait au détriment d'un certain idéal humaniste et on est bien loin du concept si français de la culture générale.

À Cambridge, on est étudiant ou professeur mais on n'est pas seulement cela. Les activités extra-universitaires, artistiques ou sportives, sont favorisées et à un très haut niveau, à l'opposé de la petite mort sociale prônée dans certains cursus post-bac en France. J'ai pu entendre le chœur d'excellente tenue qu'abrite Jesus College. Composé d'élèves de Cambridge et dirigé par le Director of Music du Collège, il chante les vêpres quatre fois par semaine. J'ai pu entendre de sublimes concerts, j'ai pu assister à une version comédie musicale des Hauts de Hurlevent, écrite, jouée et chantée par des étudiants. Enfin, et

surtout, j'ai pu faire partie de la quatrième équipe masculine novice de Jesus College pour l'aviron. Lieu d'activité sportive, lieu de contact avec la nature quand le soleil et les animaux se lèvent au moment où nos rames frôlent l'onde de la Cam lors des entraînements au petit matin, le club d'aviron est aussi un lieu de sociabilité. En dépit de mon statut de fellow, j'ai été accueilli sans

problème par mes compagnons de bateau, des étudiants de première année en majorité. Cela illustre bien la forte proximité entre les élèves et les professeurs dans le système d'Oxbridge. Les courriels commencent tous par Dear suivi du prénom et ce dans les deux sens et les élèves qui parlent en français ont l'habitude de tutoyer les enseignants. Pour les supervisions, le professeur reçoit chez lui ou dans son salon ; ainsi je faisais cours dans le salon de mon appartement de

Les activités extra-universitaires, artistiques ou sportives, sont favorisées et à un très haut niveau, à l'opposé de la petite mort sociale prônée dans certains cursus post-bac en France.



fonction. Dans les dîners festifs qui rassemblent, exceptionnellement, à la même table professeurs et jeunes, telle enseignante en fin de carrière confiera à ses élèves sa tristesse de ne pas être grand-mère. Toutefois, il faut avoir à l'esprit que cette proximité, cette quasi-familiarité, si elle est le fruit de la vie communautaire, est aussi et surtout rendue possible parce que la différence des statuts est sans cesse rappelée ailleurs. Les professeurs déjeunent à une table située sur une estrade qui domine les tables des étudiants, la toge universitaire des élèves diffère de celle des étudiants, les professeurs ont le droit de marcher sur les pelouses quand les élèves doivent s'en tenir éloignés. Le dîner est emblématique de ces statuts différents, dans la tradition : les étudiants attendent debout que le corps enseignant entre dans la salle à manger, le dîner suit le rythme des enseignants, on leur sert de bons crus alors que les élèves qui voudraient boire de l'alcool doivent apporter leur propre bouteille. Quand les enseignants quittent la salle après le fromage (qui suit le dessert en Angleterre) et les grâces pour se retirer dans le fumoir où attendent liqueurs et thé, le dernier fellow à sortir s'incline et se fait applaudir par les étudiants. La proximité

quotidienne, l'effacement de la distance assez française entre le prof et ses élèves n'est possible que parce que l'institution proclame sans cesse et fortement que les statuts sont différents.

Difficile de résumer une année académique de découvertes cantabrigiennes, sorte de plongée dans un monde profondément innervé par des traditions séculaires et toujours vivaces mais à la pointe de la modernité par bien des aspects. Il n'en demeure pas moins que ces quelques mois furent tout à fait enrichissants comme moment d'apprentissage d'un côté et confrontation à l'altérité d'un autre. Faire un petit pas de côté pour mûrir, s'ouvrir mais aussi prendre du recul sur le système éducatif de son pays, en sentir les limites et les apories, mais aussi, à distance, en déceler les richesses et les qualités. Ce n'est pas vainement qu'on franchit la Manche ; l'Angleterre en plein Brexit avec son système universitaire admiré et à part offre bien des leçons.

Barthélémy ENFREIN



« Le sacrifice du prof de lettres », par Christophe VAISSIÈRE

Veille pédagogique

Source : www.education.gouv.fr

BOEN N°04 DU 23 JANVIER 2020

CAP

Modalités d'évaluation du chef-d'œuvre prévue à l'examen du certificat d'aptitude professionnelle

Baccalauréats général et technologique

Dispositions du Code de l'éducation relatives aux jurys des baccalauréats général et technologique : modification

Baccalauréats général et technologique :

Dispense de l'épreuve commune de contrôle continu pour l'enseignement de spécialité non poursuivi en classe de terminale pour certains candidats suivant une scolarité aménagée

Dispenses d'épreuves prévues dans certains diplômes professionnels et conditions de prise en compte de diplômes délivrés en Europe : modification

BOEN N° 05 DU 30 JANVIER 2020

Enseignement secondaire et supérieur

BACCALAURÉAT TECHNOLOGIQUE : Programmes d'enseignement de management des organisations et de langue, culture et communication dans les sections Esabac de la série Sciences et technologies du management et de la gestion : modification

Définition de la classe de mise à niveau d'hôtellerie-restauration en vue de l'admission dans les STS d'hôtellerie-restauration : modification

Diplôme national des métiers d'art et du design : autorisation d'ouverture des formations

BOEN N° 06 DU 06 FÉVRIER 2020

Enseignement secondaire et supérieur :

Travaux d'initiative personnelle encadrés : Thème des Tipe en mathématique et physique (MP), physique et chimie (PC), physique et sciences de l'ingénieur (PSI), physique et technologie (PT), technologie et sciences industrielles (TSI), technologie, physique et



chimie (TPC), biologie, chimie, physique et sciences de la Terre (BCPST) et technologie-biologie (TB) pour l'année scolaire 2020-2021

BAC : Épreuves spécifiques de l'option internationale - sections internationales chinoises (discipline non linguistique : mathématiques)

BTS : Choix des langues vivantes étrangères autorisées pour les épreuves des examens du brevet de technicien supérieur

BOEN SPÉCIAL N°01 DU 06 FÉVRIER 2020

Programme d'enseignement moral et civique des classes de première et terminale préparant au baccalauréat professionnel

Programme d'enseignement de français des classes de première et terminale préparant au baccalauréat professionnel

Programme d'enseignement d'histoire-géographie des classes de première et terminale préparant au baccalauréat professionnel

Programme d'enseignement de mathématiques des classes de première et terminale préparant au baccalauréat professionnel

Programme d'enseignement de physique-chimie des classes de première et terminale préparant au baccalauréat professionnel

Programme d'enseignement de prévention-santé-environnement des classes de première et terminale préparant au baccalauréat professionnel



La loi et les classes de neige

Questions à la juriste du SGEC :

Question 1 :

- Est-on tenu d'emmener en classe de neige un enfant porteur d'une déficience visuelle avec prescription médicale de précautions concernant l'exposition dangereuse à la lumière et la vigilance pour éviter tout coup ? Comment faire ? Validation médecin scolaire ? Partir avec AESH pour faire autre chose pendant cours de ski etc.

Question 2 :

- Est-on tenu d'emmener en classe de neige un enfant porteur syndrome troubles comportements, mise en danger de lui-même et d'autrui. Agressions verbales et physiques etc. les parents risquent d'attaquer si le départ ne se fait pas.

Réponses de la juriste :

- Circulaire n° 2016-117 du 8-8-2016: La participation des élèves porteurs d'un handicap à des voyages scolaires et aux activités périscolaires est un droit.

• Les chefs d'établissements se doivent donc de mettre en place des aménagements pour adapter la scolarisation des élèves compte tenu de leur état de santé, ce qui implique qu'ils aient évalué les besoins de ces élèves et la mise en oeuvre concrète de ces aménagements.

• Une fois cette évaluation faite, seuls des éléments objectifs (aménagements trop onéreux, contre-indication médicale, etc.) pourraient permettre à mon sens d'écarter un enfant d'un voyage scolaire.

- Dans le premier cas :

Le chef d'établissement pourrait demander à la famille de fournir via le médecin de l'enfant les préconisations qu'il convient de mettre en oeuvre.

- Dans le second cas :

Il revient à l'établissement d'assurer la sécurité de l'enfant et de ses camarades. Il pourrait être répondu que l'établissement parvenant à prendre en charge l'enfant pendant le temps scolaire, il doit pouvoir être en mesure d'y parvenir lors d'un voyage scolaire. À mon sens, seule une contre-indication d'un professionnel de santé ou de l'équipe pluridisciplinaire pourrait permettre d'écarter l'enfant de la sortie scolaire.



Grand entretien

Auteur de bandes dessinées, François SCHUITEN a créé la série à succès des « Cités Obscures ». On lui doit également le dessin du dernier album des aventures de Blake et Mortimer. Ce belge touche-à-tout est aussi l'architecte d'une station du métro parisien. Rencontre crayon en main avec un passionné de BD et d'arts visuels.

Entretien avec Bruno RISPAL



Bruno RISPAL : Que diriez-vous à quelqu'un qui vous demanderait des détails sur vos occupations professionnelles ? Quel est véritablement votre métier ?

François SCHUITEN : C'est une bonne question ! J'ai l'impression que mon travail consiste, comme je m'en aperçois au fur et à mesure, à créer du récit. Derrière ce mot récit, on peut dire qu'il y a plusieurs choses : il y a le scénario, l'histoire, le récit. Pour moi, le récit, c'est quelque chose qui traverse différents éléments. Je suis avant tout un raconteur d'histoires, d'histoires en images. Cependant, je me rends compte maintenant que je travaille sur des récits plus larges avec des objets, des lieux, des histoires, des émotions, que l'art est là pour essayer de réunir des points, des fils. Vous pouvez trouver que ce que je vous réponds n'est pas très concret mais mon travail est, en effet, parfois abstrait.

Bruno RISPAL: Y a-t-il eu un événement déclencheur dans votre vie, un moment où vous vous êtes dit que cette direction était celle dans laquelle vous souhaitiez aller ?

François SCHUITEN: Tout petit, je me suis rendu compte que l'endroit où je me sentais le mieux était devant une feuille de papier, que c'était un espace d'imaginaire, un espace où tout était possible. Au fur et à mesure, je me suis rendu compte que cet espace était absolument vertigineux, mais qu'il était encore plus passionnant pour moi s'il se liait au réel. Je viens d'une famille d'architectes mais peut-être aussi, par certains côtés, d'une famille d'utopistes. Ce qui me passionne aujourd'hui, c'est de trouver comment, à partir d'une vision, à partir d'une émotion, d'un sentiment, on arrive à le mettre dans le réel. Comment ces petits espaces d'imaginaire peuvent transformer, au moins un peu, le réel.

Bruno RISPAL: L'imaginaire semble être vraiment important pour vous...

François SCHUITEN: Il donne de l'espace au réel. Ça donne de l'air, ça ouvre. Ce que j'aime dans des lieux qui m'inspirent ou dans des moments, c'est la manière dont des objets d'imaginaire vont se créer et perdurer. Ce que je trouve le plus beau, c'est quand quelque chose qu'on entraperçoit, quelque chose qu'on a lu, vu, brusquement perdure. Ça vous construit un petit espace qui, pour moi, est absolument nécessaire. Ce sont des moments

d'évasion qu'on peut aller chercher devant une station de métro, devant une gare, dans un musée, dans un livre. On peut aussi aller les chercher dans une église. Je travaille actuellement sur un orgue pour une basilique. Qu'est-ce qu'un orgue ? Que crée-t-il comme émotions ? Mais aussi comment va-t-il correspondre à un ensemble de contraintes extrêmement précises qui tiennent de l'ingénierie, de l'acoustique, de la demande des facteurs d'orgues qui vont le construire, des organistes qui vont y jouer, du patrimoine. Toutes ces contraintes sont particulièrement lourdes et, en même temps, porteuses de plein de possibilités. C'est ce paradoxe qui me passionne. On pourrait croire qu'il reste peu de place à la créativité ; en réalité, c'est le contraire. J'aime beaucoup cela parce que c'est une occasion pour moi de développer des choses pour lesquelles je me retrouve dans la peau d'un débutant, sans spécialiste pour m'éclairer. Chaque lieu, chaque projet, chaque livre développe un prototype. Ce qui est passionnant, c'est de n'être professionnel en rien.

Bruno RISPAL: Ne trouvez-vous pas parfois que notre époque manque de cette petite touche d'imaginaire que vous évoquez ?

François SCHUITEN: Oui, justement, je suis très étonné. J'ai beaucoup de propositions autour de cette demande que vous venez de formuler. Comment introduire de l'imaginaire dans la réalité ? Comment trouver ce qui va vous donner



du plaisir, une émotion, une espèce de vibration où le temps se transforme ? Il y a une vraie demande aujourd'hui. On a rationalisé nos lieux et notre temps, tout va de plus en plus vite. Quels sont les lieux qui nous font ralentir ? Qui nous créent un mystère, une étrangeté ? Ce sont des questions qui me fascinent, je suis comme un enfant quand je trouve la petite solution pour insinuer un peu de poésie dans l'espace.

Bruno RISPAL : Vous parlez beaucoup de lieux : la bande dessinée peut-elle aussi être au service de cela ?

François SCHUITEN : La bande dessinée est un outil magnifique, en raison de son extraordinaire liberté. Je m'éloigne de la BD aujourd'hui parce que je prends beaucoup de temps à la faire. Je mets trois ou quatre ans à produire un livre et le système en lui-même va un peu à l'encontre de cela. Ce n'est pas facile de garder cette liberté du temps. Aujourd'hui, pour résoudre économiquement l'équation dans ce métier, il faut aller plus vite. J'ai un peu de mal à m'y faire. Il y a de nombreux autres endroits où le temps est mieux respecté. Cependant, j'adore toujours autant la bande dessinée. Je trouve qu'il y a des auteurs vraiment formidables à toutes les époques et aujourd'hui aussi. C'est un monde d'une très grande diversité, traversé par de nouveaux courants, des personnalités, de plus en plus de femmes et c'est une très bonne chose.

Bruno RISPAL : Vous venez d'employer le mot « livre » ; ce terme n'est peut-être pas évident pour des personnes qui considéreraient la bande dessinée comme un genre mineur qui se réduirait à quelques albums de Mickey ou des Schtroumpfs...

François SCHUITEN : Je ne peux rien faire pour eux ! J'ai toujours trouvé que les auteurs que j'admirais, comme Hergé, Franquin, Jacobs, Moebius, je les regardais de la même manière que des grands peintres. Mon père m'a donné une culture très poussée sur la peinture, mais j'avais, en même temps, mon frère qui me donnait une culture très poussée sur la bande dessinée. Je n'ai jamais su créer de hiérarchie entre les deux. J'aime autant Rembrandt que Franquin (le créateur de Gaston Lagaffe et Spirou, ndlr). Ce n'est peut-être pas très correct à dire pour des gens qui considèrent la bande dessinée comme

un art mineur mais je trouve que Franquin est un dessinateur extraordinaire. J'ai une énorme admiration pour lui et je regarde Rembrandt en pleurant. Je trouve très triste d'essayer de séparer les choses, de les hiérarchiser.

Bruno RISPAL : Peut-on dire que la série des « Cités Obscures » est un moment très important dans votre vie, dans votre carrière professionnelle ?

François SCHUITEN : Les « Cités Obscures », c'était une espèce d'exploration. Avec Benoît Peeters, nous étions deux gamins en train d'explorer ce qui nous fascinait, c'est-à-dire ses utopies qui ont traversé nos mondes, ces rêveurs, ces visionnaires. C'était un énorme bonheur de traverser cela ensemble. Nous n'avons plus de projets aujourd'hui autour des « Cités Obscures » parce que chaque livre était différent, un peu unique, là aussi, un prototype. Je ne voulais pas que cela devienne mécanique. Ce ne serait pas bien pour le lecteur. Je suis assez fier que cette série ait eu cette ambition, cette particularité, avec, sans doute, ses défauts également. Elle est comme un objet hors normes et je n'ai pas envie de la banaliser.

J'ai souvent admiré ceux qui étaient capables de s'arrêter, davantage que ceux qui n'étaient pas capables de voir qu'ils faisaient le livre de trop. Nous sommes aujourd'hui dans un système qui nous pousse à la répétition, et je trouve que c'est un problème. Le public veut retrouver ce qu'il a aimé. J'admire Brel qui a su dire non, qui a su arrêter ses concerts parce qu'il avait conscience qu'il n'avait plus exactement la même énergie, le même état d'esprit, la même fois. J'ai aussi beaucoup admiré Franquin qui a su arrêter Spirou et Fantasio parce qu'il s'est rendu compte qu'il n'était plus capable d'incarner complètement ces personnages-là. C'est d'un très grand courage et d'une très grande lucidité. Il ne faut pas toujours chercher à retrouver sa madeleine de Proust ; on risque d'être déçu.

Bruno RISPAL : À l'époque des « Cités Obscures », vous produisez des albums en noir et blanc, relativement épais. Ce n'était pas exactement ce qui se vendait habituellement. Comment en expliquez-vous le succès ?

François SCHUITEN : Je ne me l'explique pas du tout ! En y réfléchissant, aller à l'encontre

de tout ce que la bande dessinée demande, un alignement, un personnage, des héros, c'était un pari. J'ai l'impression qu'on a tout fait pour ne pas tomber dans le standard du moment. Je suis toujours étonné de voir l'intérêt pour les « Cités Obscures » et de voir qu'elles sont traduites, dans de très belles éditions, au Japon, en Chine. Pour ce dernier pays, il y a quand même eu un peu de censure... mais nous avons réussi à trouver un compromis. J'espère ne jamais avoir d'explication à ce phénomène parce que je souhaite rester face à ces choses un peu mystérieuses. J'ai beaucoup de respect pour ce public qui nous suit et je ne veux surtout pas le décevoir.

Bruno RISPAL : Vous avez créé et décoré la station de métro « Arts et métiers », à Paris. Comment ce projet est-il né ?

François SCHUITEN : Chaque projet de cet ordre est particulier. Pour moi, c'est le même métier que celui de raconter une histoire en bandes dessinées. Comme je le disais tout à l'heure, il me faut trouver le fil qui va me permettre de m'insérer dans un lieu comme une station de métro. J'adore ce moment où la forme, les signes qui sont inscrits, deviennent comme l'émanation naturelle du lieu, comme une évidence. J'ai eu la chance de trouver des personnes sensibles à mes idées ; un projet comme celui-ci, on ne le fait jamais seul. Il faut un alignement de planètes ! Je vous laisse imaginer le nombre de projets qui sont rangés dans l'armoire derrière vous et qui n'ont jamais vu le jour parce qu'il y a eu un problème à un moment ou un autre.

Bruno RISPAL : Auriez-vous travaillé pour n'importe quelle station de métro ou le rapport avec les arts a-t-il joué un rôle important ?

François SCHUITEN : Ça comptait, évidemment. Pour un autre lieu, il m'aurait fallu penser différemment. J'avais participé au concours pour la rénovation du musée. Je suis arrivé deuxième et la direction m'a demandé de travailler sur la station de métro. Ce musée est un lieu de fascination pour moi, un lieu formidable pour un dessinateur. On ne sait plus où regarder. Tout donne envie de dessiner. Les 10 ans que j'ai passés à travailler sur le musée du train de Bruxelles, avec les cheminots, ont été également une aventure formidable. Travailler autour de locomotive longue de 30 m, les mettre

en sons, en lumières, en faire des bijoux, a été une période où j'ai été particulièrement heureux.

Bruno RISPAL : Votre actualité de ces derniers mois a été marquée par la publication du dernier tome des aventures de Blake et Mortimer, que vous n'avez pas créés. Comment reprend-on des personnages comme ceux-ci après le décès de leur créateur ? Comment se lance-t-on dans cette aventure ?

François SCHUITEN : J'ai mis beaucoup de temps à me faire à l'idée que ce pouvait être un projet pour moi. J'ai eu du mal à trouver ce que je pouvais y faire. Et je suis tombé sur une note de Jacobs qui parlait de Blake et Mortimer au palais de justice de Bruxelles. Ça été pour moi comme une révélation. C'est un lieu que je connais très bien, ça a été comme une porte qui s'ouvrait. Mes réticences se sont transformées en obsession ! J'ai passé trois ans et demi à travailler dans une aventure très particulière puisque j'ai travaillé avec un écrivain, avec un cinéaste et un affichiste coloriste. C'était une façon de me remettre en question, avec un autre regard autant pour l'écriture d'un scénario à trois que pour les couleurs que j'avais l'habitude de faire moi-même. J'ai travaillé avec une équipe de véritables conteurs d'histoires. C'est certainement ce qui me passionne dans la bande dessinée, ce moment où on ne sait pas vraiment s'il s'agit d'écritures ou de dessins. Tout l'art est là. Il y a, pour moi, quelque chose de littéraire dans le dessin, quelque chose de graphique dans le dialogue. J'espère que les lecteurs ont senti toute l'admiration que je portais à cette œuvre.

Bruno RISPAL : Vous n'avez pas du tout cherché à imiter le dessin d'origine ?

François SCHUITEN : Parfois, certains lecteurs m'en font la critique en me disant que ce n'est pas un album de Jacobs, que c'est un album de Schuiten. En effet. Si jamais, un jour, quelqu'un à l'idée bizarre de faire la suite de l'une de mes histoires, qu'il le fasse avec son style, pas en cherchant à imiter le mien. Pour moi, la distance est une manière de souligner le talent d'origine.

Bruno RISPAL : L'architecture est très présente dans l'ensemble de vos livres. Est-ce un fil rouge dans votre vie ?

François SCHUITEN : C'est certainement ma culture d'origine, c'est un outil pour construire le dessin. L'espace est quelque chose qui me passionne, un espace de forêt, un espace de rocher, d'architecture. C'est un très bon outil pour construire des scènes avec une forte dramaturgie. Ceci étant, ça ne m'intéresse pas de dessiner des lieux dans lesquels il n'y aurait pas une forte dimension narrative.

Bruno RISPAL : Qu'auriez-vous envie de dire à un jeune qui aurait envie de faire carrière dans la bande dessinée, la création de jeu vidéo, dans le domaine artistique, face à des parents qui lui répondraient : « passe ton bac d'abord » ?

François SCHUITEN : Chaque époque est différente. Je rêvais de faire de la bande dessinée et mon père considérait que c'était une erreur.

Je suis allé dans cette direction parce qu'elle me semblait porteuse. Aujourd'hui, il est plus difficile, économiquement, d'être un auteur de bandes dessinées. Je mettrais des jeunes en garde sur ses difficultés.

Je trouve qu'il y a des projets de jeu vidéo absolument passionnants, avec des mondes que je trouve d'une intelligence, d'une beauté impressionnante. Si j'étais jeune aujourd'hui, je ne sais pas ce que je ferais. Quand je vois le peu de moyens que l'on donne à un auteur de nos jours, je constate que je ne ferais probablement pas la même carrière maintenant.

Aujourd'hui, la chose la plus rare et la plus difficile à trouver, c'est du temps. Le temps qui est nécessaire à la création artistique. Pour moi, le temps anoblit le travail.

Dessin original pour le Synadic





L'écho des savanes scolaires ou le monde d'Anne-Sophie

Chers amis synadiciens,

Chaque année depuis que cette rubrique m'a été confiée, je me fais un point d'honneur, et un plaisir, à vous transmettre mon ressenti à la suite de l'assemblée générale de notre organisation professionnelle.

Au moment de me livrer à cet exercice, beaucoup de souvenirs me reviennent en tête : les prises de paroles, la convivialité, les partenaires avec leurs jolis sacs qui encombrant maintenant un peu chez moi et les crayons appréciés de mes enfants, la belle célébration, havre de paix dans une vie chargée, le repas festif, ... et je pourrais poursuivre ainsi la liste longuement.

Cependant, je revois également le temps de travail avec les collègues, le premier jour, sur le thème

retenu de la bienveillance. Et je me surprends à y réfléchir encore maintenant, à me demander ce que cette notion recouvre pour moi, dans ma vie professionnelle et dans l'établissement qui m'a été confié pour quelque temps.

Bien sûr, je fais tout mon possible pour vivre la bienveillance au quotidien, dans l'ensemble de mes relations de travail. Je ne sais plus quel intervenant disait : « je licencie avec bienveillance ». Je suis d'accord. Il s'agit, pour moi, d'un état d'esprit de tous les instants, d'autant plus difficile à tenir que des perturbations extérieures existent...

Et j'en reviens à l'échange avec des collègues que je découvrais pour certains. Et à cette phrase, entendue aussi dans d'autres groupes : « À quel moment les autres sont-ils bienveillants avec nous ? ». C'est vrai, ça, à quel moment ?

Les familles qui viennent se plaindre de choses importantes pour elles mais parfois futiles, voire ridicules, pour moi, sont-elles bienveillantes en venant hurler, ou pleurer, dans mon bureau ?

Les enseignants qui viennent se plaindre de ne pas avoir leur lundi matin libre en plus du vendredi après-midi, qui trouvent que je ne suis jamais présente ou que je suis trop souvent sur leur dos sont-ils bienveillants en parlant de moi à voix basse en salle des profs ?

Les personnels syndiqués qui viennent se plaindre en portant des revendications nationales qui n'ont aucun lieu d'être dans l'établissement et qui m'accusent d'entrave quand je tente de leur faire comprendre que nous ne sommes pas concernés sont-ils bienveillants en menaçant de saisir l'inspection du travail ?

Non, je ne suis pas énervée du tout. J'ai appris à en prendre mon parti. J'ai bien compris que la fonction de directrice impliquait une certaine solitude et l'exposition presque permanente à de multiples critiques. Si encore elles étaient fondées... Comme moi, vous connaissez la célèbre formule : « le chef a toujours raison. Si le chef a

tort, le chef a quand même raison ». Celui qui a écrit ces mots ne travaillait probablement pas dans un établissement scolaire...

En tout cas, et en dehors des moments où je râle, j'ai beaucoup apprécié les éclairages donnés sur la bienveillance durant les deux jours à Issy. Le fait d'avoir pu échanger avec vous, chers collègues, m'a montré, une fois de plus, que je ne suis pas seule avec mes problèmes.

Si vous croisez quelqu'un qui cherche la définition de cette fameuse bienveillance, envoyez-le au Synadic ! On ne lui expliquera peut-être pas en détail mais on lui montrera et on lui fera vivre.

Une prochaine fois, je continuerai à dire du mal des gens qui me fatiguent même quand je ne suis pas fatiguée.

Bisous !

Anne-Sophie HOUPPAS,
Collège Notre-Dame de la Très Sainte Miséricorde
annso.ce2@gmail.com et [@annso_ce2](https://www.instagram.com/annso_ce2)





Une disposition du cœur et une vertu Chrétienne : **la Bienveillance**

La bienveillance, ce regard aimant porté sur l'autre indépendamment de son attitude est à la fois une disposition du cœur et une pratique exigeante pour les chrétiens d'une manière générale, et pour les chefs d'établissements en particulier.

La bienveillance, le fait de poser sur l'autre un regard de bonté, capable de se traduire en une action visant le bonheur de l'autre quel que soit son comportement n'est-elle pas un principe tout à fait chrétien ? Compte tenu de ce que nous vivons tous les jours au sein de nos établissements : élèves, parents, enseignants et personnels, on peut dire tout de même que si cette bienveillance n'est pas théologique, franchement, elle n'en demeure pas moins une vertu.

La bienveillance n'est pas un sentiment mais une disposition

Le Dominicain Jean-Marie GUEULETTE, théologien et docteur en médecine affirme, que quand on parle de bienveillance, on ne peut s'empêcher de penser d'emblée à la parole de l'Évangile : « *Aimez vos ennemis, priez pour ceux qui vous persécutent* » (Mt 4;44). Pour lui la bienveillance n'est pas un sentiment, c'est une disposition qui relève de l'éthique. Nous ne sommes pas dans

l'ordre du ressenti mais dans la volonté. Il s'appuie sur l'étymologie du mot bienveillance : bene (« bien ») et volent (« en voulant »).

Une volonté qui d'un point de vue théologique repose sur deux fondements : la croyance en une humanité commune et la foi en une origine commune en Dieu, ces deux points étant indépendants de l'action des personnes. Mais, paradoxalement, cette disposition, qui consiste à veiller sur quelqu'un dans une bonne intention, sans lui imposer quoi que ce soit, de façon désintéressée, est aussi le fruit d'une grâce de Dieu.

En portant un tel regard, on est d'ailleurs à son image, lui dont le « dessein bienveillant » a été disposé pour chaque homme (Éphésiens 1;9). Dans cette bienveillance, nous sommes ici à l'opposé de l'Éros, qui voit l'autre comme un objet capable d'apporter une satisfaction personnelle.

Cette disposition, qui consiste à veiller sur quelqu'un dans une bonne intention, sans lui imposer quoi que ce soit, de façon désintéressée, est aussi le fruit d'une grâce de Dieu

La bienveillance n'est pas de la naïveté

Toutefois, précise le dominicain, « *la bienveillance n'est pas de la naïveté* ». « *L'ennemi, c'est quand même très concret* », insiste Jaen Marie GUEULLETTE. « *On reste lucide, mais le réalisme chrétien se situe dans le souci du bien de l'autre* » Considérer une personne avec bonté tout en étant à même d'estimer moralement ses actes, tel est donc l'enjeu de la bienveillance chrétienne.

« *En étant bienveillant, on reconnaît en quelque sorte que l'on n'a pas accès au mystère de l'autre, à ce qui le pousse à agir de telle ou telle façon* », suggère le Père GUEULLETTE.

Une disposition à s'appliquer à soi

Dans « oser la bienveillance », la philosophe et théologienne protestante suisse Lytta BASSET décrit quant à elle une disposition d'âme qui devrait également s'appliquer à soi. Ainsi, selon elle, les paroles et gestes de Jésus invitent à considérer son propre péché avec un regard fondé sur la certitude d'une bénédiction inconditionnelle, afin de sortir d'une culpabilité enfermante. Un état qui permet de débloquer bien des situations. « *Personne ne bouge, ne grandit, ne se responsabilise, tant que l'on soupçonne systématiquement du pire et qu'on ne s'attend à rien de bon de sa part* ».

Elle définit une personne bienveillante, notamment dans l'éducation des jeunes comme une personne qui sollicite le meilleur des autres, souvent sans le savoir. Elle ne fait pas pression sur les personnes qui l'entourent en les culpabilisant mais croit plutôt à la capacité de se réconcilier avec leur humanité, quels que soient les comportements destructeurs qu'elles ont pu avoir. La personne bienveillante a un regard qui dit à l'autre : « *tu n'es jamais coupable de ton être profond, quels que soient tes actes; je ne te veux que du bien et je ne te détruirai jamais pour ton bien* ».

La personne bienveillante est la personne qui (re)donne cet espace sécurisé sans lequel aucun humain ne peut s'ouvrir à la relation. Et ce regard inconditionnellement bienveillant envers l'enfant, en face de nous va de pair avec les limites qu'on lui donne comme autant de repères pour le sécuriser. À la culpabilisation stérile (« tu es mauvais, tais-toi et obéis ») s'oppose irrémédiablement une éducation « responsabilisante » (« je crois en qui tu es et je me réjouis de ta «réponse» »).

D'un point de vue chrétien, la bienveillance n'est pas une vertu managériale, profitable à la cohérence du groupe et, in fine, à la productivité. Non, elle est gratuite et accepte de se heurter à l'incompréhension.

Un acte simple de la volonté par lequel nous voulons du bien à quelqu'un

Saint Thomas d'Aquin, dans sa « Somme Théologique » ajoute une précision supplémentaire et parle de la bienveillance comme d'un « *acte simple de la volonté par lequel nous voulons du bien à quelqu'un, même sans union affective préalable* ». L'acte de charité, indique-t-il, « englobe » la bienveillance.

Dans tous les cas, s'il est un mot qui résonne chez les catholiques, c'est bien celui de la bienveillance. Cette bienveillance est une attitude active, c'est un état à construire, une démarche vis-à-vis de soi, de la vie et des autres. Quoi qu'on en dise, c'est la clef du vivre ensemble. La bienveillance, ce n'est pas une idée, c'est une pratique qui commence par le démantèlement de nos habitudes, de nos automatismes, de nos programmations.

L'état de bienveillance que l'on apporte à l'autre amène l'autre à devenir lui-même et à être à son tour bienveillant.

La bienveillance passe par la compréhension de soi

Elle passe nécessairement par un regard sur autrui nourri d'une grande compréhension de l'humain en soi. C'est un mouvement d'expansion, de réconciliation. Pour comprendre la personne qui se trouve en face de nous, cela suppose nécessairement de passer par une phase de

découverte de la personne qui se trouve en nous. On peut penser naïvement que le fait de prendre du temps pour se vider, se comprendre, s'apprécier, s'encourager, se transformer reste souvent, pour beaucoup un temps de nombrilisme, de narcissisme pris sur le temps donné aux autres. Or, en y regardant d'un peu plus près, c'est juste l'inverse qui se passe. Les personnes qui ne prennent pas suffisamment

de temps de connaissance de soi sont souvent des personnes encombrantes, qui prennent trop de place ou n'en prennent pas assez, n'apportent pas leur couleur, sont encore dans des rapports de frictions, de tensions qui sont le reflet des tensions intérieures qu'elles n'ont pas nettoyées. L'état inconditionnel de bienveillance, c'est la disponibilité à accueillir l'autre complètement comme il est, même s'il est complètement autrement que comme nous l'aurions imaginé, rêvé ou souhaité. L'état de dénuement par rapport à la moindre attente permet à l'autre d'exister, de s'ancrer dans ce qu'il est vraiment et devenir généreux. L'état de bienveillance que l'on apporte à l'autre amène l'autre à devenir lui-même et à être à son tour bienveillant. Et oui, la bienveillance semble contagieuse.

À chacun de donner une définition de la bienveillance. Pour certains, ce sera un regard sur autrui nourri d'une grande compréhension de l'humain ou pour d'autres, tout simplement une forme de charité. Bienveillance, bonté et altruisme ne sont certes pas des synonymes mais résonnent vivement entre elles.

Alors osons la bienveillance, il semble que ce ne soit pas douloureux.

Raphaël THOMASSIN



Catéchèse ou culture chrétienne : Quelle différence ?

Dans un webinaire du 4 février 2020, Joseph HERVEAU, diacre, qui travaille au sein de l'Enseignement catholique au département éducation donne du sens à cette question qui interroge les acteurs pastoraux de nos établissements, entre autres les APS (Adjoints en Pastorale Scolaire), les chefs d'établissements, les enseignants mais aussi les parents.



Durant une petite heure, à travers différents moments, il nous éclaire sur ce que les établissements privés d'enseignement catholique sont en mesure de proposer aux jeunes et aux parents.

Les éléments d'histoire qui éclairent toutes les propositions

L'éducation chrétienne peut se résumer, d'une façon certes un peu synthétique en trois grandes parties historiques et ces trois moments permettent d'éclairer toute la gamme des propositions qui existent dans l'Enseignement Catholique à ce jour. Dans un premier temps, **l'Église comme pionnière de l'éducation** dans un monde qui se christianise et qui prend sa source à l'évangélisation des Gaules, où cette éducation n'est ni un droit, ni une obligation ; on peut même la considérer

comme un luxe. Durant cette grande période, l'Église va travailler sur l'élargissement de cette éducation afin qu'elle puisse profiter à tous, en particulier aux « pauvres » et ainsi pouvoir donner à toutes les personnes les clefs de l'avenir et surtout les clefs du salut de l'Âme.

Le deuxième temps apparaît au moment de la révolution française : « **l'école catholique pour les catholiques** » dans un climat de tension avec la République et qui durera jusqu'au début du XX^e siècle. Suite à une mise à distance du catholicisme, la République réfléchit à un modèle éducatif laïque. Ce qui va différencier à cette époque l'école laïque de l'école catholique est sans nul doute l'instruction religieuse.

Le troisième temps commence quant à lui, au moment de la loi Debré et du concile Vatican II : **l'école que l'Église propose à tous**. C'est à ce moment, que l'instruction religieuse se diversifie et devient l'animation pastorale. On passe irrémédiablement d'écoles catholiques qui étaient sous la responsabilité de congrégations ou bien du curé de paroisse, où la catéchèse était partie intégrante des cours à une école ouverte à tous, par le contrat d'association avec l'État. Selon Vatican II, l'action de l'Église n'est pas uniquement destinée aux catholiques mais à tous. Le public de

nos établissements va se diversifier et la catéchèse, qui était obligatoire ne peut plus exister en tant que telle et devra évoluer. La catéchèse engage la foi, mais pour les jeunes d'une autre religion, il faudra nécessairement une autre approche. C'est là que va naître la question de la culture chrétienne.

DES PROPOSITIONS POUR L'ANIMATION PASTORALE

La catéchèse

Ce qui différencie la catéchèse de la culture religieuse est le texte publié par les Évêques en 2005 pour l'orientation de la catéchèse.

« Le but définitif de la catéchèse est de mettre quelqu'un non seulement en contact mais en communion, en intimité avec Jésus » CT 5. Dans cet extrait de l'encyclique de Jean Paul II (Catechesi Trendendae), paru en 1979, nous nous retrouvons dans une proposition qui n'est pas que culturelle. Être en contact avec Jésus Christ, ce n'est pas de savoir que des choses sur lui, mais c'est le découvrir dans une relation privilégiée. Se rendre compte que nous existons pour Dieu et que Dieu vit pour nous et avec nous.

En écho à cette phrase, le DGC (Directoire Général de la Catéchèse) évoque le fait que « la catéchèse doit acquérir le caractère de la formation intégrale et ne pas se réduire à un simple enseignement ».

**Être Chrétien,
c'est une conversion
de toute une vie
à travailler à rendre
cohérent, ce que
nous disons et ce
que nous faisons.**

Pour les Évêques de France, dans le Texte National des Orientations de la Catéchèse, ils définissent la catéchèse de la façon suivante : « la catéchèse est ce que la communauté chrétienne propose à ceux qui, librement, veulent participer à son expérience et à sa connaissance de la foi ».

La communauté chrétienne prend tout son sens. La catéchèse n'est pas la mission d'une seule personne mais bien un travail d'équipe. Le terme libre est significatif. On ne peut forcer à faire de la catéchèse, cela doit être nécessairement un acte de volonté et de choix. Et avant la connaissance de la foi, il faut passer par son expérience. La foi se vit, elle ne s'apprend pas dans un livre sous forme de chapitre.

Première annonce

Dans le Texte National des Orientations de la Catéchèse, les Évêques de France parlent ainsi : « comme l'indique le mot « annonce », nous entendons par là tout effort de formulation raisonnée, explicite et adaptée à la foi. Une première annonce donne à entendre ce qui fait vivre les croyants, selon la pédagogie même du Christ qui sans cesse s'approche, rencontre, cherche la relation, appelle à la conversion et à la foi. Une action de première annonce est toujours ponctuelle, motivée par un événement, un moment, une circonstance ou toute autre nécessité qui demande qu'on prenne l'initiative. Dans une première annonce, quelqu'un réagit à une situation en s'exposant comme croyant ».

Ce texte précise « qu'une première annonce exprime la volonté de l'Église de faire résonner l'Évangile qui la fait vivre. Celui qui reçoit l'annonce est libre de l'entendre, d'y adhérer ou non, de se laisser questionner. Une première annonce ne nécessite pas de recueillir préalablement une demande volontaire de la part de ceux à qui elle est adressée. »

Il est clair que la première annonce n'est absolument pas « le catholicisme pour les nuls » ou « le b.a.-ba du catholicisme ». C'est nous qui sommes témoin de ce que l'on vit avec le Christ.

La première annonce nous fait travailler l'articulation entre l'Évangile vécu et l'Évangile annoncé. Dans la personne du Christ, il n'y a pas de différence, entre ce qu'il dit, ce qu'il est et ce qu'il vit. Être Chrétien, c'est une conversion de toute une vie à travailler à rendre cohérent, ce que nous disons et ce que nous faisons.

Le mécanisme de la première annonce, c'est d'agir en chrétien, en osant dire ce qui nous habite et que cette annonce soit inscrite dans un événement concret. Travailler un climat éducatif où l'Évangile est vécu.

La Culture Chrétienne

La culture chrétienne est une démarche propre à l'Enseignement Catholique en contexte pluraliste, pour des élèves qui ne peuvent pas suivre une catéchèse. Née de la « catéchèse d'instruction », elle s'en différencie en ce qu'elle n'implique ni ne vise une adhésion croyante. Elle n'a pas une

dimension catéchétique ni une dimension de première annonce. Le but de la culture chrétienne est de partager quelque chose de notre héritage avec les jeunes qui n'en n'ont jamais entendu parler et sûrement pas à « fabriquer des catholiques ».

La culture chrétienne est stricto sensu plutôt une « culture catholique ». Elle vise plutôt à faire découvrir et connaître d'un point de vue culturel les éléments fondamentaux du catholicisme (la dimension culturelle du catholicisme)



La Culture religieuse

Déclinaison de la culture chrétienne, la culture religieuse est également une démarche propre à l'Enseignement catholique. Elle diffère de la « culture chrétienne » par son approche et sa visée.

Son approche consiste à faire connaître les éléments principaux de plusieurs religions (incluant souvent l'islam et le judaïsme), et de présenter leurs différences mais également leurs points communs.

Sa visée est la construction d'un « vivre ensemble » plus fraternel par la connaissance réciproque. Pour cette raison elle est souvent mise en œuvre dans des établissements qui scolarisent des élèves venant de diverses cultures et professant diverses religions. Nous nous situons sur le champ des savoirs et n'impliquons en aucun cas une adhésion à la foi.

L'enseignement du fait religieux

L'enseignement du fait religieux est issu du rapport Debray de 2002 et cet enseignement laïc fait partie des programmes de l'Éducation nationale. Il ne vise pas la connaissance des religions en tant que tels, mais la prise en compte d'une dimension religieuse de la culture. Cet enseignement du fait religieux est mis en œuvre par l'enseignant lui-même, et ne

fait pas l'objet d'un temps spécifiquement dédié comme les « heures de culture chrétienne et/ou culture religieuse. »

Prenons comme exemple, un enseignant de français qui étudie Notre-Dame de Paris de Victor Hugo avec ses élèves sera amené à expliquer ce qu'est une cathédrale ou un archiprêtre. À remarquer que ce n'est pas un cours de « catholicisme » et il ne met en œuvre une « catéchèse ». Juste une explication de vocabulaire pour comprendre le texte.

Synthèse : rapport à la foi du locuteur et des destinataires

On peut regrouper tous ces éléments que nous venons de voir par exemple suivant la finalité (dimension scolaire et dimension de l'annonce du Christ). Suivant la mission que nous nous donnons et que nous partageons avec la paroisse. Nous pouvons également les classer suivant le type d'activité que l'on peut placer dans les emplois du temps.

Pour terminer, on peut les classer suivant l'implication des personnes de l'établissement : adultes et élèves. L'articulation des différentes pratiques est clairement expliquée dans l'intervention de Joseph HERVEAU et dont nous vous donnons le lien :



<https://www.youtube.com/watch?v=c8D1I5GtYa8&list=PLHWBjVGsdmXNY7JHWcd8Ky5YKlxOTPJ&index=2&t=0s>

Nul doute que ce webinaire permet de nous aider à différencier la catéchèse et la culture chrétienne et nous permet de faire la différence en le savoir et le croire. Sans donner un mode d'emploi avec un programme de culture chrétienne et de culture religieuse, Joseph HERVEAU nous donne des pistes de réflexion afin d'éclairer nos pratiques en relation avec le projet éducatif de notre établissement, en définissant clairement la différence en catéchèse et culture chrétienne où la frontière, en fonction des circonstances, des lieux, des personnes peut être différente. Un moment agréable de culture à regarder et à garder en utilisant le lien ci-dessus.

Raphaël THOMASSIN

Le quotidien (re) traité

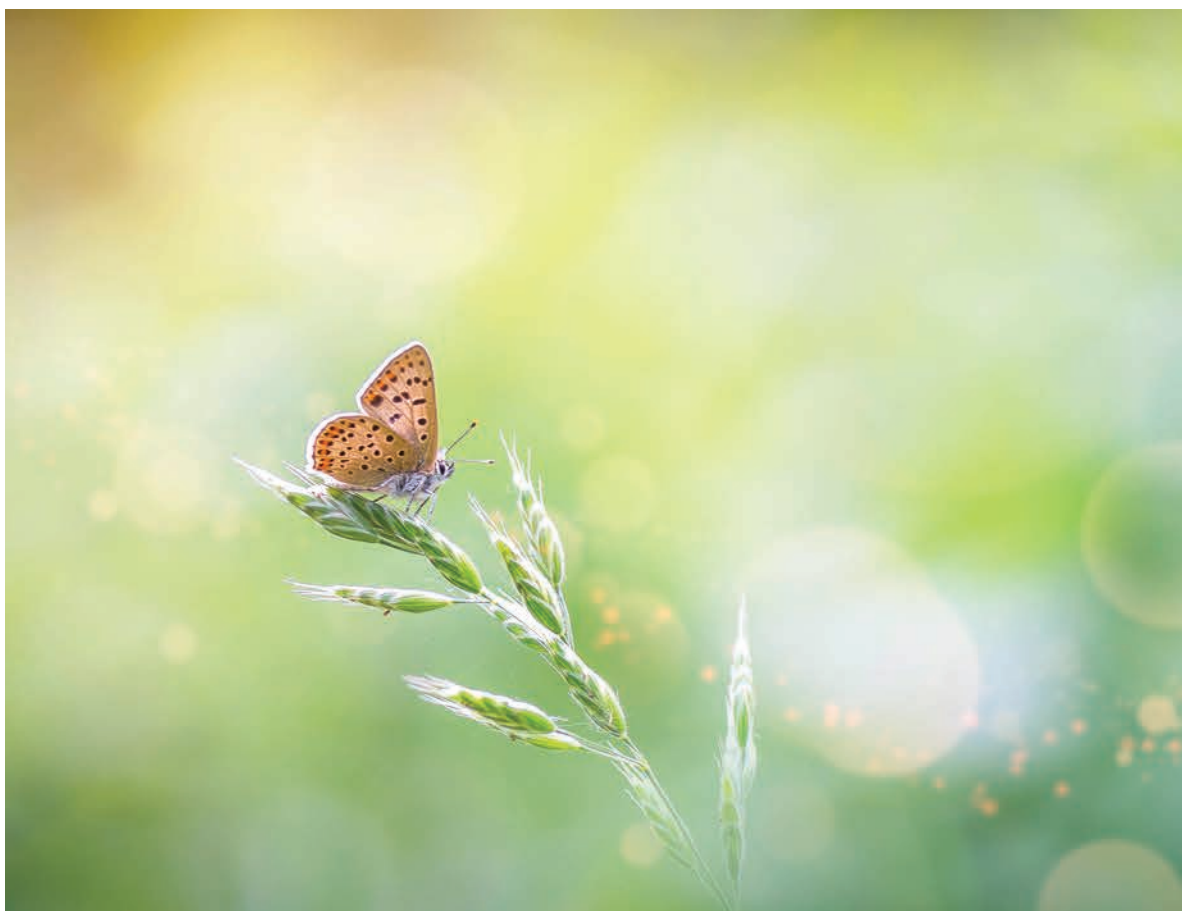
C'est bien souvent dans l'intimité de son bureau que le Chef d'établissement imagine qu'il est là pour résoudre les problèmes qu'on viendra quotidiennement lui exposer. En effet, n'est-il pas le chef, celui qui sait et qui dirige ?

Pour répondre à cette épineuse question, je vous invite à vous inspirer de l'histoire intitulée :

Le cocon et le papillon

Un jour, une ouverture apparut dans un cocon. Un homme s'assit et regarda le papillon naissant se battre pendant des heures pour crever son abri et forcer le petit trou à s'agrandir. Bientôt, il sembla à l'homme que l'insecte ne progressait plus. Il était allé aussi loin qu'il avait pu et ne bougeait plus. L'homme voulut alors l'aider et prit une paire de ciseaux. Il découpa très délicatement le cocon afin que le papillon puisse sortir. Celui-ci émergea facilement mais il avait un corps chétif et ses ailes froissées étaient atrophiées.

« Pas grave, il va se développer » se dit l'homme et il continua à regarder le papillon en espérant qu'il déploie ses ailes pour voler... mais cela n'arriva jamais et le papillon passa le reste de sa vie à ramper sur son petit corps, incapable d'utiliser ses ailes rabougries.



En fait, ce que l'homme, dans sa grande bonté et dans son désir de trouver de trouver des solutions rapides aux problèmes d'autrui, n'avait pas compris, c'est que le cocon trop serré est une ruse de la nature pour obliger le papillon à le percer et ainsi à entraîner ses ailes...

À cette condition, et seulement à cette condition, il peut voler !

Et nous revoilà dans le bureau du Chef d'établissement qui pense, lui aussi, qu'il doit avoir réponse à tout et une solution pour chaque problème. Il s'agit bien là d'une « croyance limitante » que le Chef d'Établissement peut facilement transformer en :

« *C'est celui qui pose le problème qui doit mettre l'énergie à le résoudre !* » tout en sachant en son for intérieur que celui qui pense en termes de problèmes devient rapidement un collectionneur de problèmes alors que celui qui pense en termes de solutions devient un collectionneur de résultats.

Il restera alors au Chef d'établissement à recevoir son interlocuteur (= RE SE VOIR !), à se mettre à son écoute active et à l'aider à se poser les bonnes questions car dans la recherche des solutions, il faut avoir à l'esprit ce que Sénèque disait :

« *Les gens qu'on interroge, pourvu qu'on les interroge bien, trouvent d'eux-mêmes les bonnes réponses !* »

Patrick BARON

Chocolats de Pâques

Ingédients (pour une dizaine de chocolats)

12 carrés de chocolat à dessert, noir,
au lait, ou de la pralinoise

Noix de coco râpée

Amandes effilées

Riz soufflé

Noisettes entières

Extrait d'amande amère

Orange

Cannelle

Arachides caramélisées

Café fort

1 cuillère à soupe de sucre en poudre

Préparation

- Faire fondre le chocolat au bain-marie, à feu tout doux. Lorsqu'il est bien fondu, retirer du feu et y ajouter du chocolat râpé (2 carreaux pour 10 carreaux de chocolat fondu).
- Ajouter le sucre en poudre, et bien remuer.
- C'est à ce moment-là qu'on s'amuse à créer...
- Soit, vous ajoutez de la 'garniture', vous mélangez et vous remplissez un bac à glaçons que vous placez au frigo le temps que les chocolats durcissent bien.
- Soit vous remplissez des moules à chocolats, en forme de cloche, d'œuf, de poisson, ou de sapin! Et hop, au frigo !
- Soit, vous remplissez à moitié chaque trou d'un bac à glaçons. Vous ajoutez des gourmandises et recouvrez du reste du chocolat fondu.
- Il n'y a plus qu'à recommencer l'opération avec un deuxième type de friandise, et encore une troisième tournée...







Certaines personnes ont une étincelle étrange dans les yeux quand ils vous écoutent, ils me font penser à ces téléviseurs en mode veille dont le voyant rouge témoigne d'une vie intérieure intense. Avec le temps, j'ai appris à reconnaître dans cette lueur les signes de la bienveillance.

Le goût du large (2016) de Nicolas Delesalle

S y n a d i c
2-4, rue Chaintron
92120 MONTROUGE
Tél. 01 55 48 04 57
Fax: 01 55 48 04 58
contact@synadic.fr
www.synadic.fr

